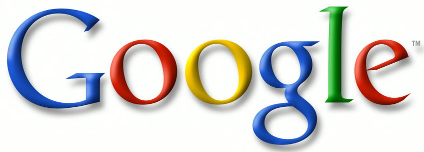


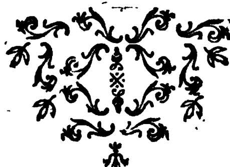




HISTOIRE
DE LA
COMTESSE
DE
GONDEZ.

Ecrite par elle-même.

TOME PREMIER.



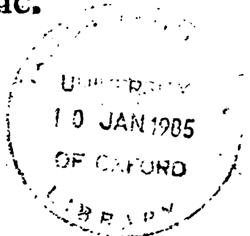
A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-neuf, au coin de la rue de Nevers, à la Croix d'Or.

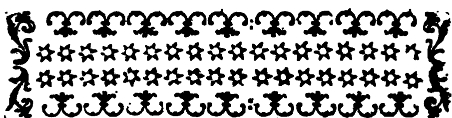
M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVIS DU LIBRAIRE.

POur la parfaite intelligence de l'Epitre dédicatoire, le Lecteur sera bien aise de voir les petits Vers que Mademoiselle de L..... avoit mis à la tête de son Manuscrit, en le présentant à son Altesse Serenissime Mademoiselle de la Roche sur-Yon; ces petits Vers ont été même reçûs de cette Princesse assez favorablement pour les donner avec quelque confiance au Public.





APrès avoir cent fois retouché mon Ouvrage,
Et ne pouvant encor m'assurer qu'il fût bon,
Au Maître du sacré Vallon
Je tins à peu près ce langage:
Je n'ai pû résister à tes divins transports;
Puissant Dieu! voi si mes efforts
Du Public éclairé méritent le suffrage.
Voi si j'ai bien imaginé,
Si ma Prose est vive & coulante,
Si quelquefois j'ai raisonné;
Enfin si du Lecteur je remplirai l'attente.

Va trouver Conty de ma part,
Répondit Apollon, cette digne Princesse
Ne décide point au hazard,
Et rien n'échappe à sa justesse.
C'est dans cette auguste Maison
Que l'esprit est héréditaire.
Si d'une aimable Sœur, si d'un illustre Frere
Tu peux amuser la raison:
Sans craindre d'être téméraire
Avec cette approbation
Vole vîte à l'impression.

M. D. L. ******.



A SON ALTESSE
SERENISSIME
MADEMOISELLE
DE LA ROCHE SUR-YON,



Orsque tu me permets de t'offrir mon ouvrage.
Tu m'impose la dure loi
De parler à peine de toi,
Pour un Auteur quel esclavage!
Ta modeste sévérité
Malgré tout mon zele m'engage

A n'oſer mettre au jour, Conty, la vérité.

La vérité pourtant dans ce moment m'inſpire
L'art peut-être de plaire & celui de loüer,
Tu ne ſçaurois déſavoüer
Ce que je vais préluder ſur ma Lyre.

*Fille de ce Héros qu'un Peuple Belliqueux **
Jugea digne d'être ſon Maître,
Et que le Ciel avoit fait naître
Pour rendre des Sujets heureux. . . . .

* Les Polonnois.

Ce début déja t'interesse ;
Un souvenir plein de tendresse
Te plaît en t'arrachant des pleurs.
Pour adoucir de si justes douleurs,
Princesse, contemple la gloire
De ce Héros, cher à notre mémoire !
Dont les rares vertus, & les brillans Exploits
Dans les siecles futurs décoreront l'Histoire
Du plus auguste de nos Rois.
Adelaïde ! Armand ! quel illustre héritage
Vous laisse avec son nom, ce

EPITRE.

Pere glorieux!

Candeur, bonté, ferme courage;

Sans jalousie & sans partage

Tous deux vous posséderez des biens si précieux.

M. D. L.******

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Œuvres de Mademoiſelle de Luſſan, conſiſtant en dix-huit volumes : ſçavoir *la Comteſſe de Gondez*, 2 volumes. Les Veillées de Theſſalie, en 4 volumes. Les Anecdotes de Philippe Auguſte, en 6 volumes. Les Anecdotes de la Cour de François premier, en trois volumes. Les Annales de la Cour de Henri ſecond, en deux volumes. Marie d'Angleterre, Reine-Ducheſſe, en 1 volume.

Tous Ouvrages bien reçûs du Public, & dont il verra la réimpreſſion avec plaiſir. Fait à Paris, le 23 Mars 1751.

LAERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre amée la Veuve NOEL PISSOT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'elle déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Oeuvres de Mademoiſelle de Luſſan*. S'il nous plaiſoit lui accor-

der nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années consécutives; à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille im-

primée, attachée pour modele sous le contre-Scel des Présentes ; que l'impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ladite Exposante & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Norman-

de & Lettres à ce contraires ; car tel est notre plaisir. DONNÉ à Arnouville, le vingt-cinquiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens cinquante-un. Et de notre Regne le trente-sixiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

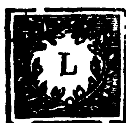
Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 621. fol. 484. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 9 Juillet 1751.

LE GRAS, *Syndic.*

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA COMTESSE DE *GONDEZ*.



E pouvoir abſolu que vous avez ſur moi force enfin ma pareſſe, je vais vous obéir, Madame, & vous donner un Journal de ma vie. Je connois la bonté de votre cœur, & ne puis douter de la tendre amitié dont vous

m'honorez, ainſi je ne craindrai point de vous raconter exactement les premieres avantures de ma jeuneſſe. C'eſt une ſaiſon orageuſe où la raiſon n'a pas toûjours le deſſus, je le ſçai, & de plus, je ſçai que quand cette raiſon triomphe, elle nous fait rougir de nos foibleſſes. J'avois oublié les miennes, j'en rappellerai aujourd'hui le ſouvenir pour vous les montrer : je vous fais de bon cœur ce ſacrifice, je ſuis plus vraïe que vaine, ainſi vous ſçaurez tout : je crois même que cette premiere Partie de mon Hiſ-

toire, (car je ſens bien que je vais faire un livre) ne ſera pas la plus glorieuſe pour moi, mais peut-être ſera-t-elle la plus amuſante pour vous.

Lorſque ma mere mourut; je n'avois que douze ans, mon pere me mit à l'Abbaïe de Saint Antoine où il avoit une ſœur Religieuſe, fille d'un grand mérite, qui m'aimoit tendrement, & qui fit dans la ſuite ſa principale affaire de me donner les vraïes idées de la vertu, ſans pourtant me la montrer avec trop de ſévérité. Mon pere me donna Souville pour

gouvernante, elle méritoit l'eftime & la confiance qu'il avoit pour elle. Ma mere qui connoiffoit bien ce que valoit cette digne fille, l'avoit priée en mourant de continuer à donner fes foins à mon éducation, & me recommanda avec tendreffe d'écouter toûjours avec douceur les confeils de cette fille; de les fuivre, & de me fouvenir que c'étoit les impreffions que je recevrois dans ma jeuneffe qui décideroient de la conduite de toute ma vie. Mon pere venoit me voir très-fouvent, il avoit avec moi de

longues converſations; ma Tante & Souville qu'il queſtionnoit ſur mon caractere, lui vantoient ma raiſon. Ce bon pere crût voir dans mes manieres & dans mes diſcours que j'avois l'eſprit auſſi formé qu'on l'en aſſuroit; j'avois alors dix-huit ans, & comme il penſoit à me marier, il réſolut de me mettre dans le monde.

J'y parus à peine que j'y fis quelque bruit, & que pluſieurs partis ſe préſenterent: mon pere qui étoit d'autant plus difficile qu'il m'aimoit paſſionnément, & que j'étois aſſez riche pour être déſirée, voulut

ſe donner le tems de choiſir. Il y avoit déja quelques mois que j'étois ſortie du Couvent, lorſqu'un jour étant à la Meſſe, je vis un jeune-Homme bien fait & dont l'air de Seigneur étoit plus attaché à ſa perſonne qu'à ſa parure qui étoit extrême; c'étoit le Marquis de Montfrand, il me regarda beaucoup. Dans ce moment le Chevalier de Druilli me ſalua, auſſi-tôt Monfrand le joignit, & lui demanda qui j'étois. C'eſt Mademoiſelle de Brionſel, répondit Druilli aſſez haut pour que je l'entendiſſe. Qu'elle eſt aimable! dit

Montfrand, & que ſon air noble & modeſte inſtruit bien de ce qu'elle eſt. Quoi, lui dit Druilli, tu ne l'avois pas encore vûë? Non repliqua Monfrand, j'avois bien oüi parler avantageuſement d'elle, mais je ne la croïois pas ſi pleine de charmes, & je ſouhaite que ce ne ſoit pas un malheur pour moi de l'avoir vûë aujourd'hui. Je ne pus m'empêcher de rougir à ce diſcours qui ſe tenoit fort-près de moi. Parle plus bas des charmes de Mademoiſelle de Brionſel, lui dit le Chevalier de Druilli, tu la fais rougir. Pendant quelque

tems je n'allois dans nul endroit que Monfrand ne m'y ſuivit.

Un jour Souville me dit; vous appercevez-vous, Mademoiſelle que le Marquis de Monfrand vous ſuit partout? Et oſerois-je vous demander comment vous le trouvez? Il eſt bien fait, lui dis-je, ſa phiſionomie eſt aſſez revenante, voilà tout ce que je ſçai de lui, & je crois qu'il le ſçait bien auſſi. Mais Souville, continuai-je, pourquoi me faites-vous cette queſtion? C'eſt Mademoiſelle, reprit-elle, que je ſçai qu'il penſe à vous ſérieuſement, que le parti eſt

avantageux, & que je voudrois, s'il doit être un jour votre époux, qu'il fut de votre goût. Il feroit dangereux pour moi, repliquai-je, qu'il le fut si promptement, & je me sçaurois bien mauvais gré de me sentir du penchant pour quelqu'un dont je ne connoîtrois que la figure.

Quelques jours après cet entretien, le Marquis de Monfrand se fit présenter à mon pere par son oncle Monsieur le Marêchal de ... Voilà Monfrand maître de me rendre des soins de l'aveu de mon pere. Monfrand étoit jeune,

bien-fait, riche & brillant; mon pere ne douta point que mon cœur ne se déclarât en sa faveur : tant que je ne l'avois vû qu'en passant, je n'avois rien trouvé dans sa personne qui m'eût déplu; d'abord que je le vis avec intérêt de connoître son caractere, que j'étudiai, je me sentis de l'éloignement pour lui, & malheureusement pour Monfrand, je pouvois me rendre compte à moi-même de ce sentiment : je vais aussi le justifier auprès de vous.

Le Marquis de Monfrand fier de sa naissance, de sa fortune, & de la faveur où

étoit sa maison, parloit sans cesse de tous ces avantages: il ne m'avoit rendu que trois ou quatre visites, que je sçavois sa généalogie & le plan de tous ses Châteaux; il joignoit à ses conversations amusantes le recit de ses actions guerrieres, & le tout avec une confiance marquée par le ton de la voix & les gestes. Il me loüoit avec la même emphase qu'il se loüoit lui-même. Il regardoit déja notre union comme une chose certaine, & me faisoit valoir l'estime qu'il disoit que mon pere avoit pour lui. Quand il y avoit

du monde dans mon appartement, lui seul sçavoit tout, il avoit toûjours appris les nouvelles dans le Cabinet du Roi, dans celui des Princes, ou des Ministres, & lorsque les plus grandes Dames de la Cour devenoient le sujet de l'entretien, il joignoit ordinairement quelque trait picquant, & peu déguisé aux loüanges négligées qu'il leur donnoit, il n'épargnoit pas même celles qu'il vouloit bien qu'on crût l'avoir honoré de leur bienveillance. Ces manieres étourdies & ce ton décisif ne me prévinrent pas en sa faveur.

Je dis un jour à Souville avant que le Marquis de Monfrand me donnât des ſoins ; vous m'avez demandé s'il étoit de mon goût, c'eſt moi aujourd'hui qui vous demande s'il eſt du vôtre, & ſi vous croyez que je le trouve aimable ? Je conviens, Mademoiſelle, me dit Souville, que je vois quelques ridicules à Monſieur de Monfrand, mais une perſonne comme vous pourroit bien par la douceur de ſon caractere le corriger de ſes défauts qui vous choquent. Si tous les Hommes, repliquai-je, reſſembloient au Marquis de

Monfrand, je pourrois bien ne faire jamais de choix, & je me trouverai bien à plaindre si mon pere fait celui-là pour moi. Mais Souville, continuai-je, d'où vient que mon frere n'a point ces mêmes défauts? Il est jeune comme le Marquis de Monfrand, il est aimable, je crois leur naissance & leur fortune à peu près égales, cependant je ne vois pas que mon frere en soit plus vain: serois-ce parce que je suis sa sœur qu'il ne se donneroit pas la peine de prendre avec moi ces travers? Que je vous trouverois heureuse

Mademoiselle, me dit Souville, si la fortune vous donnoit un mari du caractere de Monsieur le Comte de Mondelis, si vous le prenez pour modéle, vous serez bien difficile sur un choix.

Il y avoit déja quelque tems que le Marquis de Monfrand venoit chez mon pere, lorsqu'un jour il me dit, avec cet air de confiance qui ne l'abandonnoit jamais, attendez-vous, Mademoiselle, les ordres d'un pere pour me laisser comprendre que vous approuvez mes soins & ses intentions? Non, conti-

nua-t-il, la modeſtie ne peut vous défendre de me laiſſer lire dans vôtre cœur que vous approuvez l'amour dont le mien eſt pénétré, il eſt ſi parfait, Mademoiſelle, qu'il me rendroit ſeul digne de vous; quand je n'aurois que lui qui parlât pour moi. Je puis me flatter ſans être téméraire d'avoir l'aveu de Monſieur de Brionſel, dites-moi Mademoiſelle que j'ai le vôtre. Une fille bien née, lui dis-je, attend les ordres d'un pere, quelquefois avec crainte, mais toûjours avec ſoumiſſion, je recevrai les ſiens; & ne me réſerverai

avant d'obéir, que le droit de lui remontrer, que s'il m'aime, l'intérêt & l'ambition ne doivent pas ſeuls le faire diſpoſer de ma main. J'avoue, repliqua Monfrand, que je m'attendois peu à une réponſe auſſi ſeche, je la trouve même hors de votre caractere, & je ſoupçonnerois preſque qu'elle part d'une diſſimulation affectée pour éprouver ma tendreſſe. Ce trait de la vanité de Monfrand m'étonna, je le quittai ſans daigner lui répondre, & dis tout bas à Souville, que je ſerai malheureuſe ſi mon pere n'a pitié de moi.

Mon pere étoit un homme de la vieille roche, c'est-à-dire, ennemi de l'ostentation ; je remarquai avec douleur que Monfrand affectoit d'être plus moderé en sa présence, mais la violence qu'il se faisoit étoit sensible, & me faisoit juger que devenant sa femme, son humeur ne sympatiseroit pas avec la mienne. Comme j'étois très heureuse étant fille, je résolus de faire tous mes efforts pour ne changer d'état que lorsque je pourrois me flatter de trouver un mari dont le caractere eût du rapport avec celui de Mon-

ſieur de Brionſel ; cependant ce pere tendre m'embarraſſoit, il me preſſoit de ſonger à un établiſſement, il me parloit du Marquis de Monfrand comme d'un parti avantageux & pour lequel il penchoit ; je n'oſois lui dire ce que je penſois d'un homme que je connoiſſois mieux que lui, malgré mon peu d'expérience, je craignois qu'il ne trouvât mauvais l'examen que j'en avois fait. Les peres, je dis les meilleurs, ne veulent pas que leurs enfans voyent par leurs propres yeux, ni leur faſſent remarquer

qu'ils peuvent s'être trompés.

Le meilleur ami de mon pere, & qui méritoit le mieux de l'être, étoit le Comte de Gondez; je résolus de lui ouvrir mon cœur, j'en trouvai bien-tôt l'occasion, & voici ce que je lui dis.

L'estime & l'amitié que mon pere a pour vous, Monsieur, & les bontés dont vous m'honorez me déterminent à vous demander votre protection auprès de lui: Vous, ma protection, Mademoiselle, me dit le Comte de Gondez avec surprise, votre pere vous

adore, vous pouvez ſeule plus ſur ſon eſprit que toute ſa famille, & que tous ſes amis enſemble. C'eſt cette tendreſſe, Monſieur, repliquai-je, que je crains aujourd'hui; elle lui fait voir le Marquis de Monfrand comme un parti conſidérable pour moi, ſa naiſſance, ſon bien, les dignités répandues dans ſa maiſon le flattent. Il approuve ſes ſoins, & ſes aſſiduités, & je tremble qu'il ne m'ordonne inceſſamment de lui donner la main. Et d'où vient, Mademoiſelle, reprit le Comte de Gondez, la répu-

gnance que vous avez pour Monfrand ? Il eſt jeune, bien-fait, homme de bonne maiſon, & en état de marcher ſur les pas de ſes ancêtres : helas ! Monſieur, lui dis-je, que je ſuis embarraſſée à vous répondre. Il le faut cependant ; je devois peut-être m'en rapporter aux lumieres de mon pere ſur le choix d'un époux ; mais perſuadée que le caractere des perſonnes qui s'uniſſent, décide de leur bonheur, j'ai oſé examiner celui de Monſieur de Monfrand ; dès que j'ai vû qu'il ſongeoit à moi, & ſans vouloir le blâmer abſolu-

ment je ſens par toutes ſes manieres que nous ne ſommes pas faits l'un pour l'autre. Ah ! Mademoiſelle, s'écria le Comte, que Brionſel eſt heureux d'avoir une fille de votre mérite ! quoi ? à votre âge, un jeune homme brillant, approuvé de votre famille ne vous détermine pas ? Vous cherchez à le connoître ? Vous faites peu de cas de tout ce qui ſéduit la plûpart des femmes, & les qualités du cœur & de l'eſprit ſont ſeules capables de mériter votre ſuffrage ? Je vous admire ! & vais dès ce moment ſatisfaire à ce que

vous ſouhaitez de moi.

La négociation de Monſieur de Gondez me donna quelque inquiétude ; elle ne dura pas long-tems : il m'aborda le lendemain d'un air ouvert, en me diſant, le Comte de Brionſel ne veut point vous contraindre, Mademoiſelle, comme il ne peut penſer que l'éloignement que vous avez pour Monfrand parte d'une préférance ſecrette, il ne déſaprouve pas le ſoin que vous avez pris pour connoître le caractere du Marquis ; il vous permet, continua-t-il, en ſouriant, d'en uſer de même lorſqu'il

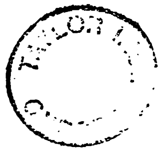
lorſqu'il ſe préſentera un autre parti ; votre pénétration ne peut que vous être utile, il la conſultera même pour ſe déterminer. Je remerciai Monſieur de Gondez dans des termes qui marquoient ma reconnoiſſance, je ne fis pas même de difficulté d'embraſſer avec transport cet homme reſpectable pour qui j'avois toûjours eu des égards qui ne différoient de gueres de ceux que j'avois pour mon pere. Monſieur de Gondez parut charmé de mes ſentimens, & me témoigna l'eſtime qu'il avoit pour moi en des ter-

mes pleins d'amitié.

Je m'apperçûs avec plaisir que le Marquis de Monfrand venoit plus rarement, qu'il étoit plus sérieux. Je ne doutai point que mon pere n'eût fait dire au Maréchal son oncle qu'il ne pouvoit encore songer à me marier, & que l'orgueil de Monfrand ne voulut se dédommager de cette espece de refus par l'indifférence qu'il me marquoit. Je l'en remerciai dans le fond de l'ame, & je le trouvai lors très-aimable. J'avois repris toute ma gaïeté, j'étois renfermée dans ma famille & avec

Monſieur de Gondez que je tâchois d'amuſer, lorſque mon pere entra un matin dans ma chambre, & me parla en ces termes.

La commiſſion dont vous avez chargé le Comte de Gondez au ſujet de Monfrand, me jette & va vous jetter ma fille dans un embarras où nous ne ſerions ni l'un ni l'autre, ſi vous m'aviez parlé vous-même naturellement. Ce n'eſt pas que je blâme la démarche que vous avez faite, vous ne pouviez en prévoir les ſuites, mais il faut que vous ſçachiez ce qu'elle a produit. A l'âge de Monſieur



de Gondez on prend peu garde à ce qu'une jeune personne peut avoir de séduisant dans la figure, mais ce même âge n'empêche pas qu'on ne soit sensible à de certaines qualités rares dans les femmes. Le Comte de Gondez n'auroit pas pris le soin de les chercher chez vous si votre confidence ne les eût développées ; la conversation que vous avez eûe avec lui, lui fait penser que vous êtes une fille raisonnable, il m'a parlé avec chaleur, il m'a dit vingt fois que vous lui faisiez sentir la douleur d'être vieux & incommodé ;

enfin ma fille je l'examine; il ne vous regarde plus avec les mêmes yeux, je vous en avertis : il est homme par délicatesse à ne me point parler sans vous avoir découvert ses sentimens. Si cela arrive, que lui direz-vous? Je ne pense pas assez avantageusement de moi, répondis-je, pour croire que je puisse donner la moindre atteinte à l'amitié que Monsieur de Gondez a pour le Comte de Disenteuil, vous sçavez, Monsieur, qu'il parle sans cesse de son mérite, & qu'il regarde ce neveu comme son fils. Non, mon pere, continuai-je,

cet ami n'a d'attention pour moi que parce que je ſuis votre fille. Vous vous abuſez ma fille, repliqua-t-il, il oublira ſon neveu pour vous : & ſi je ne me trompe point, qu'il me parle, que voulez-vous que je lui réponde? Je ne veux pas me brouïller avec un ami de plus de trente ans, & je ne voudrois pas vous faire la moindre violence. Je ſçai que ſon âge n'eſt pas fait pour le vôtre, je puis vous aſſûrer, Monſieur, lui dis-je, que ſi le Comte de Gondez m'avoit été préſenté ſur le même pied que Monſieur de Monfrand,

je n'aurois jamais prié personne de vous détourner d'une alliance honorable & que j'aurois contracté sans nulle répugnance. Vous me rassurez ma fille, me dit mon pere, en m'embrassant, je me suis peut-être trompé, nous le découvrirons dans la suite ; mais je suis charmé de vous trouver dans des dispositions qui font que je vous estime autant que je vous aime.

Ce que mon pere venoit de me dire me fit faire quelques attentions sur les démarches de Monsieur de Gondez, qui saisissoit tou-

tes les occaſions à me donner des marques de ſon eſtime & de la ſatisfaction qu'il avoit lorſqu'il étoit auprès de moi. Enfin, il me dit un jour, qu'il s'étoit chargé avec plaiſir d'une commiſſion de ma part pour le Comte de Brionſel, mais qu'il en avoit une auprès de moi plus délicate, & qu'il craignoit de me déplaire en l'exécutant. Je l'aſſurai que ſa crainte étoit mal fondée, & que ſa défiance me paroiſſoit injurieuſe; il ſe tût un moment, jettant ſur moi des regards timides, & me parla enſuite en ces termes.

Il eſt un homme dans le monde, Mademoiſelle, auſſi touché des qualités de votre ame, que Monfrand l'étoit des agrémens de votre perſonne : cet homme a de la naiſſance, & quelque réputation, mais il ne l'a acquiſe cette réputation, que par une longue ſuite d'années. C'eſt ce nombre d'années qui lui fait craindre que l'aveu d'une paſſion reſpectueuſe ne ſoit pas bien reçû de vous : il ſent que vous pourriez faire ſa félicité, cependant quelque opinion qu'il ait de vous, il appréhende de ne pouvoir contribuer

à la vôtre. Monſieur de Brionſel ignore les ſentimens de cet amant, qui n'oſe ſe découvrir, & dont je ſuis le truchement. Répondez, Mademoiſelle, comment me dois-je comporter? Je vous ai déja dit, Monſieur, repliquai-je, les qualités que je ſouhaiterois à un mari, mais ſi je ne me ſuis pas trompée ſur le Chapitre du Marquis de Monfrand, je pourrois me tromper ſur le Chapitre de quelqu'autre. Vous avez de l'amitié pour moi, nulle paſſion ne vous préocupe, je m'en rapporte à vous; ſi cet inconnu mérite votre

eſtime, il faut qu'il ait quelques-unes de ces qualités que toute la France reconnoît en vous. C'en eſt aſſez pour moi, & vous pouvez agir comme vous le jugerez à propos ſans craindre d'être déſavoüé. Mon embarras redouble, Mademoiſelle, me repliqua Monſieur de Gondez par votre confiance. Eh! Comment aurai-je la hardieſſe de vous dire que c'eſt moi qui vous adore. Je ſuis plus heureuſe que je ne croyois, lui dis-je, de trouver dans cet inconnu l'homme du monde que j'eſtime le plus. Allez, Monſieur, parlez à mon pere

hardiment, vous ne trouverez nulle opposition de ma part, & je serois mortifiée si vous en trouviez de la sienne. Monsieur de Gondez étoit si transporté qu'il ne pût me répondre. Il me quitta & passa sur le champ dans l'appartement de mon pere ; ils revinrent ensemble quelques momens après ; mon pere m'embrassa tendrement en me disant qu'il étoit dans une joïe extrême de sçavoir par une bouche irréprochable que j'obéirois avec plaisir à l'ordre qu'il me donnoit de regarder Monsieur de Gondez comme un hom-

me qui alloit être mon époux.

Les extravagances de Monfrand m'avoient donné mauvaiſe opinion des jeunes gens, je m'eſtimois heureuſe de ce que mon pere n'avoit pas pris le ton abſolu pour me preſcrire un mariage que je craignois. Je ne pouvois me flater d'avoir toûjours le même crédit ſur ſon eſprit. Ainſi pour éviter cet embarras, je me déterminai ſans peine à épouſer un homme âgé, mais d'un vrai mérite, d'une grande naiſſance, & d'un caractere propre à rendre une femme heureuſe.

Notre mariage fut fait très - promptement avec une magnificence digne de mon pere & de mon mari. Le Comte de Disenteuil vint en poste de son Régiment pour se trouver à cette cérémonie, sa présence m'embarrassoit ; je sentois le tort que je pouvois faire à sa fortune, je craignois que la perte d'une grosse succession ne l'obligeât à me regarder d'un mauvais œil, & que la liberté de son génie qui brilla dans toutes les fêtes qu'on nous donna, ne déguisât un chagrin intérieur ; mais je ne le connoissois pas.

Monſieur de Gondez avoit plus de ſoixante ans & plus de ſoixante mille livres de rente lorſque je l'épouſai. Il avoit été un des hommes le mieux fait & du plus grand air qu'il y eût à la Cour : il joignoit à une humeur douce & complaiſante un eſprit guai, choſe rare dans un homme de cet âge. Les bleſſures qu'il reçût à la premiere affaire de Hoſter le forcerent de quitter le Service. Lorſqu'il ſe retira, il étoit ancien Lieutenant-Général, cet accident l'arrêta dans ſa carriere & le fit reſter à ce grade. Je l'é-

poussai sans aucune répugnance, mais mon cœur conserva une liberté d'autant plus dangereuse, que je croyois que mon devoir & ma raison étoient des barrieres que rien ne pourroit renverser.

Je n'avois point d'amour pour un mari qui en avoit beaucoup pour moi, mais je l'estimois infiniment, j'avois une reconnoissance vive de ces manieres prévenantes, & sur-tout de la confiance qu'il avoit en moi. Ni ma jeunesse, ni son âge si disproportionné du mien ne lui donnoient nulle inquiétude, il me

trouvoit une vertu douce, qu'une excellente éducation rendoit ferme, ma conduite & mon attention sur les bienséances lui donnoient une tranquillité que je payois de la plus tendre amitié.

La Comtesse de Venneville étoit mon amie, notre amitié avoit commencé dès notre enfance, nous avons passé plusieurs années ensemble à l'Abbaïe de Saint Antoine, & nous sommes entrées dans le monde presque en même tems. Depuis six mois nous étions dans une plus étroi-

te ſocieté, par la paſſion que mon frere avoit pris pour elle, elle étoit veuve, il y avoit quinze mois; je déſirois ardemment qu'elle prit de l'amour pour mon frere, & qu'elle en prit aſſez pour lui donner la main; elle avoit un éloignement horrible pour ſe remarier. Un mari farouche, violent, & jaloux lui avoit fait faire des réflexions ſur les douceurs de la liberté.

Un jour que je voulois combattre ſes ſentimens, elle me dit, il n'y a preſque jamais aſſez de ſympathie entre deux perſonnes qui s'uniſſent par un nœud que

la mort ſeule peut rompre pour oſer eſperer qu'ils puiſſent même avec beaucoup de raiſon ſe rendre parfaitement heureux. Le devoir qui exige une tendreſſe reciproque, la détruit ou l'empêche de naître. Nous avons tous dans le cœur & dans l'eſprit un certain genre de libertinage, qui ſouvent même n'eſt pas apperçû de nous & que la contrainte développe & irrite; je ſuis dans le cas, continua-t-elle, je n'ai preſque envie de rien lorſque tout m'eſt permis, mais j'aurois envie de bien des choſes ſi tout m'étoit deffendu.

Les devoirs dont nous inſ-truit une bonne éducation ne me coutent jamais à ſuivre, & les retours ſur moi-même qui me les ordonnent ne m'ont pas encore été à charge; mais ces mêmes devoirs me paroîtroient durs à remplir ſi quelqu'un avoit le droit de me les montrer avec ſévérité. Vous n'y penſez pas, ma chere Comteſſe, lui dis-je, le caractere que vous me peignez-là eſt une eſpece de monſtre; le cœur n'eſt point fait avec tant d'imperfection. Je vous peins le cœur tel qu'il eſt, me repliqua-t-elle, pour

quoi est il fait de cette maniere ? Est-ce ma faute ? Vous êtes trop jeune & trop belle, lui dis-je, pour faire sans danger de ces sortes de réflexions, il est vrai qu'elles peuvent vous mener au plaisir, mais peut être aux dépens de votre gloire. Vous êtes dans l'erreur, reprit-elle, c'est la contrainte qui peut nous faire courir ce risque en nous faisant naître le désir de nous vanger d'un esclavage que nous regardons toûjours comme injuste. La liberté au contraire nous donne la force d'arrêter nos désirs par des réflexions

qui ne nous paroiſſent jamais trop ſeveres lorſque nous ne les devons qu'à nous-mêmes.

Il y avoit près de deux ans que j'étois mariée, & que j'étois, je crois, la plus heureuſe de toutes les femmes, quand la fortune commença à ſe repentir de m'être ſi favorable, elle ne pût me ſouffrir plus long-tems la tranquillité dont je jouiſſois.

J'allai un jour chez la Comteſſe de Venneville, j'y trouvai le Chevalier de fanime ſon frere. Perſonne n'eſt entré plus agréablement dans le monde :

une figure aimable, un air noble, une phiſionomie ouverte & ſpirituelle, une converſation aiſée, & une douceur charmante prévenoient en ſa faveur. Je ne l'avois jamais vû, il arrivoit de Hollande, ſon Régiment avoit été entierement défait dans une des actions des plus vives de la derniere guerre, il fut fait priſonnier après avoir été bleſſé dangereuſement, il n'avoit pû être échangé pendant deux ans par divers accidens étrangers à ce que je crois; & ce n'étoit qu'à la priſe d'Utrech qu'il devoit ſon retour. La Comteſſe

me le présenta en me priant de l'honorer de mon amitié, & m'assura que je l'en trouverois digne lorsque je le connoîtrois. Nous passâmes ensemble le reste du jour qui se termina par un souper qui fut assez guai. Ce fut dans ce souper où je trouvai que le Chevalier de Fanime avoit des expressions singulieres sans être prétieuses, & qu'il se faisoit écouter peut-être avec plus de plaisir qu'on n'écouteroit des personnes qui auroient plus d'esprit, & l'imagination moins vive. Quoique j'aye peu de litterature, je sentis que le

Chevalier

Chevalier ſçavoit quelque choſe, & quand je l'ai connu plus particulierement, j'ai bien vû qu'il auroit pouſſé ſes connoiſſances plus loin, s'il n'avoit été diſſipé par le commerce des femmes. Sa vanité, quoique très-déguiſée, lui avoit fait rechercher la gloire de plaire pluſieurs fois, je dis gloire, c'eſt ainſi que les hommes appellent le libertinage de leur cœur.

Je vis le Chevalier ſans ſoupçonner qu'il pourroit me plaire, je n'étois pas accoûtumée à me défier de mon cœur. Le lendemain Madame de Venneville me

l'amena, je le reçûs avec une politesse qui se ressentoit de l'amitié que j'avois pour sa sœur, le Chevalier me demanda la permission de me voir souvent, il me dit qu'il y avoit trop à gagner à me connoître pour ne pas le désirer avec ardeur.

Quelques jours après j'allai à l'Opera avec la Comtesse de Venneville & Mademoiselle de Jussi; au second Acte le Chevalier entra dans notre loge, il étoit déja sans doute instruit par sa sœur que je n'aimois pas la louange, & sur tout celle qui tomboit sur la figu-

re, aussi ne me loüa-t-il que sur l'esprit. Il me parla beaucoup de l'amitié que Madame de Venneville avoit pour moi, & me dit que cet attachement faisoit honneur a son discernement.

Pendant trois mois que je vis presque tous les jours le Chevalier, je fus la dupe d'une politesse & d'une attention que je n'attribuois qu'au simple usage du monde & à l'union qui étoit entre sa sœur & moi. Je m'apperçûs bien qu'il devenoit rêveur, qu'il étoit moins brillant dans la couversation, mais j'avouë que je

m'en appercevois avec si peu de pénétration, que je lui en faisois des plaisanteries qui l'embarrassoient sans m'éclaircir.

Un jour que j'étois à la Comédie avec la Comtesse, Mademoiselle de Jussi & mon frere, le Chevalier vint nous joindre. La seconde Scene de Monime & de Xipharés parut l'attendrir. Il fit un soupir en disant qu'importe qu'ils soient obligés de se contraindre? Sont-ils malheureux? Ils s'aiment! Ce discours prononcé vivement par le Chevalier, me causa une émotion que je

n'avois pas accoûtumée de ſentir, mais je n'attribuai ce mouvement qu'à la ſituation attendriſſante où je voyois Monime & Xipharés. Qu'il eſt dangereux d'avoir aſſez de confiance en ſa raiſon pour lui laiſſer le ſoin de gouverner notre cœur, tôt ou tard elle eſt ſa victime, & lorſqu'elle eſt revenue de l'aſſoupiſſement où la tenoit un plaiſir qu'elle croyoit innocent, elle voit avec honte ſa défaite.

Madame de Venneville étoit un jour chez moi avec Mademoiſelle de Juſſi, & le Chevalier; mon frere

proposa d'aller à Auteuil où il avoit une assez jolie Maison, le Chevalier opina pour une partie qui pouvoit être utile à ses desseins. L'amitié qui étoit entre Mondelis & lui, venoit moins de la liaison qu'ils avoient contractée en faisant leurs exercices dans la même Académie, & d'avoir servi presque toûjours dans les mêmes armées, que des vûës qu'ils avoient tous les deux, celles du Chevalier étoient plus mistérieuses que celles de mon frere; mais ce dernier occupé de Madame de Venneville, & sans doute ayant décou-

vert les ſentimens du Chevalier (qu'il ne croyoit de nulle conſéquence) avoit pour lui beaucoup de complaiſance, & en eſperoit des ſervices eſſentiels. Nous acceptâmes tous avec plaiſir la propoſition de mon frere, & la partie fut réſolue pour le lendemain.

En arrivant à Auteuil, on nous conduiſit dans un grand Salon, dont les fenêtres donnoient ſur un aſſez beau Jardin. On avoit caché dans l'extrémité d'une allée de Charmille un aſſez bon nombre d'excellens Muſiciens, pour que les ſons d'une ſymphonie

aimable vinſſent juſqu'à nous. J'aime la Muſique & je me livrai à celle-là. Le Chevalier voyant mon attention me dit que le Comte de Mondelis n'avoit pas chez lui ces Muſiciens pour me faire rêver & me donner occaſion d'être ſeule dans une compagnie qui vouloit joüir de ma converſation. J'avouë, lui dis-je, que j'aime la Muſique, ſur tout celle qui par des ſons touchans porte à une douce rêverie, & je ne vous pardonne pas de m'en faire ſortir. Madame de Venneville me demanda dans ce moment comment

je trouvois ce petit Concert champêtre. Les reproches qu'on me fait de l'écouter avec trop d'application, ſont, lui dis-je, les preuves du plaiſir que j'ai à l'entendre, mais je ne ſuis gueres contente ni de vous, ni du Chevalier, de m'en diſtraire. Je m'apperçûs un inſtant après que le Chevalier rêvoit, il me parut plaiſant de prendre ma revanche. Ah! ah! lui dis-je, vous prenez donc les mêmes libertés que vous déſaprouvez dans les autres? Vous rêvez, je vous y prens. J'en conviens, Madame, repliqua-t-il, mais l'objet de nos

rêveries n'eſt pas le même ; & ſi j'oſois m'expliquer, vous jugeriez bien qui de nous deux a plus de raiſon, de s'occuper de ſes idées. Il n'eût pas le tems d'en dire davantage : dans ce moment on avertit qu'on avoit ſervi.

Le ſoupé fut plus delicat que magnifique, Mademoiſelle de Juſſi y jetta une gaïeté charmante, la Comteſſe fut aimable, il y avoit de l'émulation dans nos Cavaliers, c'étoit à qui des deux diroit les choſes les plus galantes, & quoiqu'ils ne fuſſent jaloux que d'une ſeule appro-

bation, ils ménageoient si bien leurs expressions qu'ils paroissoient vouloir plaire également à toute la Compagnie.

Mon frere a la voix belle & chante avec goût, la Comtesse le pria sur la fin du repas de dire un air, il obéit; mais oubliant qu'il étoit à table, il nous débita un recit tendre & plaintif. Mademoiselle de Jussi après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention, lui dit, Monsieur de Mondelis vous nous direz, s'il vous plaît, après cette leçon de Jeremie, une petite chanson réjouissante, car vous

n'avez encore chanté que pour vous. Nous rîmes tous de ce reproche qui n'étoit pas ſans fondement. Mon frere en fut un peu déconcerté. Le Chevalier vint à ſon ſecours. Quoi, dit-il, à cette aimable fille, l'amour ſera ſans ceſſe l'objet de vos plaiſanteries ? Moi, repliqua-t-elle, plaiſanter de l'amour ? Eh ! comment le pourrois-je ? Je ne le connois pas, je n'en ai que cette foible idée, que les Tragedies & quelques mauvais Romans m'en ont donnée. En voilà aſſez, reprit mon frere, qui s'étoit un peu remis, pour vous faire voir

que cette passion n'est pas indigne de regner dans un cœur. Vous concluez ainsi mon cher Comte, reprit Mademoiselle de Jussi, moi, je conclus le contraire. J'ai vû, Heros, Heroïnes, faire beaucoup d'extravagances, gémir, pleurer, répandre du sang, enfin, acheter par milles traverses. Quoi? peut-être un bonheur imaginaire. Vous êtes trop severe, lui dit la Comtesse, l'amour peut avoir des charmes si vifs que nul autre plaisir ne lui est comparable, & si cette passion entraîne après elle des chagrins, & quelque

fois des malheurs, c'eſt la faute, non de la paſſion, mais preſque toûjours de ceux qui la reſſentent. Et c'eſt ce preſque toûjours, repliqua Mademoiſelle de Juſſi, qui rend ma cauſe excellente, du moins pour moi, qui ne me flate pas d'être pourvûe d'un aſſez grand fonds de raiſon pour me garantir des écueils de l'amour; enfin, mon ame n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter de grands événemens; de plus, elle n'eſt point faite pour la triſteſſe, on dit qu'il en eſt de voluptueuſes en amour, je le veux croire, & j'en ſuis

fort aiſe pour le plaiſir de ceux qui aiment, mais je n'ai pas aſſez d'eſprit pour comprendre ces biſarres aſſemblages. Si je ne ſuis pas abſolument de l'avis de Mademoiſelle de Juſſi, dis-je alors, il ne s'en faut de gueres. Ah! Madame, s'écria le Chevalier (en me regardant d'une maniere qui ne fut point équivoque pour moi) c'eſt déja trop d'un hérétique dans une ſocieté, que l'amitié que vous avez pour cette dangereuſe perſonne, que la vivacité de ſon genie, & ſi j'oſe le dire, que les tours qu'elle employe avec un

agrément infini pour soûtenir une mauvaise cause, ne vous éblouïssent pas. Oüi, Madame, l'amour est l'unique passion qui peut occuper le cœur. La vie sans lui est languissante, & quand on est assez heureux pour en être vivement touché, les obstacles ne rebutent plus, on brave le danger.....Si Mademoiselle de Jussi est extrême, dis-je en l'interrompant, vous l'êtes aussi. Je crois qu'il y a du vrai & du faux dans vos différens sentimens, mais je crois aussi que de les réduire au vrai simple, & de vous en faire convenir,

n'eſt pas choſe facile. Prendra cet emploi qui voudra, pour moi j'y renonce, je ne conſeille même à perſonne de s'en charger. La converſation s'échauffa, chacun prit parti, & ſoûtint ſon opinion avec ce genre d'opiniatreté qui fait briller l'eſprit & ne bleſſe point la politeſſe.

Le Chevalier en ſe levant de table laiſſa tomber une Lettre de ſa poche; un mouvement, que je crûs de pure curioſité, me la fit ramaſſer, je vis en la prenant qu'elle étoit d'une écriture de femme, j'en ſentis plus de plaiſir à la

voler au Chevalier. Lorsque je fus chez moi je voulus voir ce qu'elle contenoit. Elle étoit telle que vous allez la lire.

Deplemont vient de m'apprendre que vous vouliez vous reconcilier avec moi, vous ne sçauriez mieux prendre votre tems, car je suis malade à garder le lit, & je prétens mériter ma guérison du Seigneur en pardonnant à mes ennemis. Profitez du mouvement qui me porte à la pénitence.

Le croirez-vous, Madame, cette Lettre me troubla? je la relûs, je cherchai

à découvrir qui l'avoit écrite. Ce trouble & ma curiosité ne me firent que trop sentir que le Chevalier devenoit l'ennemi de cette tranquillité qui faisoit le bonheur de ma vie. Que j'eûs de honte de l'état où je me trouvois ! Mes réflexions tumultueuses se combattoient toutes. Je ne sçavois quel parti je devois prendre ; le plus raisonnable étoit d'éviter par tout le Chevalier, j'y trouvois de l'impossibilité. Il étoit frere de la Comtesse ma plus tendre amie, dont Mondelis étoit amoureux ; Mademoiselle de Jussi étoit

liée avec toutes ces perſonnes, & je ne pouvois avec bienſéance m'éloigner de cette ſociété. Hélas! ce n'étoit que la foibleſſe de mon cœur qui me faiſoit regarder tous ces obſtacles comme inſurmontables. Enfin, je crûs que mon devoir (qui m'avertiſſoit ſans ceſſe de la reconnoiſſance que je devois avoir pour un mari vertueux qui m'adoroit) triompheroit des mouvemens que ma foible raiſon déſaprouvoit. Je réſolus de redoubler d'attention, de ne plus regarder une ſeule de mes démarches, n'y toutes celles du Chevalier

comme indifférentes : pour m'affermir dans ce deſſein je fus quelques jours ſans ſortir, & ſans recevoir perſonne chez moi, je ne voulus pas même voir pendant cette petite retraite, la liſte de mon Suiſſe, de peur d'y trouver le nom du Chevalier, & j'avouë que la vanité de me croire dans ce moment au-deſſus de la plûpart des femmes, par la violence que je me faiſois, tâchoit de me dédomager du plaiſir que j'aurois eu de voir un homme dont je ne pouvois bannir l'idée.

Le quatriéme jour je vis

entrer mon frere qui me fit des reproches de la part de Madame de Venneville, il me proposa d'aller chez elle, envain je voulus m'en défendre, il ne me fut pas possible de résister aux instances qu'il me fit. Je craignois mortellement de voir le Chevalier, je tremblois aussi qu'on ne soupçonnât que je l'évitois, enfin ma foiblesse plus que cette derniere réflexion m'entraîna malgré moi chez la Comtesse.

A peine y étois-je arrivée que le Chevalier entra, il me dit avec timidité qu'il étoit venu quatre fois chez

moi depuis quatre jours, ſans qu'il lui eût été permis de m'aſſurer de ſon reſpect. Si je n'avois pas été incommodée, lui répondis-je d'un air froid, ma porte n'auroit été fermée à perſonne, & j'aurois reçu le frere de Madame de Venneville. Quoi? Madame, me repliqua-t-il, ce ne ſera jamais que comme ſon frere que vous me regarderez? Je ne devrai donc qu'à votre amitié pour elle, les égards que vous voudrez bien avoir pour un malheureux? Dans ce moment on annonça la Baronne de Valat. C'étoit une femme de tren-

te-cinq ans, elle n'étoit pas belle, mais elle avoit mieux que de la beauté. Sa phisionomie étoit fine & prévenante ; ses manieres pleines d'agrémens, enfin elle avoit les graces séduisantes que donne la galanterie ; & l'art de les déguiser par des manieres naturelles qui faisoient sentir combien elle avoit d'esprit. Le Chevalier fut embarrassé de la voir, & je crûs remarquer qu'elle le regarda d'un air froid & étudié. La Comtesse la reçût avec amitié & se plaignit de ce qu'on la voyoit si rarement. J'ai été malade, lui dit la Baronne

ronne; il n'y paroît pas, repliqua Madame de Venneville, car vous êtes charmante, & je vous trouve plus aimable que jamais. Vous êtes plus polie que ſincere, répondit la Baronne, je le pardonnerois ſi c'étoit un homme qui me tint ce diſcours, & peut-être aurois-je la foibleſſe de le croire. Il eſt des hommes, continua-t-elle, que la nature a eu la malice de faire pour nous perſuader, c'eſt-à-dire, pour nous tromper. Elle regarda lors le Chevalier, & lui dit à propos de tromper, Chevalier, vous êtes cauſe que

Deplemont a une affaire avec moi. Il m'a avancé une chose en votre nom que ſans doute vous n'avez pas ſeulement penſé à lui dire ; du moins j'ai lieu de le croire. Que m'a-t-il donc fait dire? reprit le Chevalier un peu embarraſſé. Pour quoi me le demander, lui repliqua-t-elle, vous le ſçavez, en ſuppoſant même qu'il vous a fait parler. Je conviens, Madame, lui dit le Chevalier, que je ſuis dans mon tort, & de plus reprit-elle vivement, & avec un ris forcé, je vous crois capable d'y être ſouvent. Le Chevalier rougit

à ce trait. Heureusement pour lui on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Il nous quitta en disant à sa sœur qu'il alloit à Versailles où il contoit de rester cinq ou six jours. Le désordre du Chevalier & les discours de la Baronne me mirent aisément au fait. Je ne doutai point que ce ne fut-elle qui avoit écrit la Lettre que j'avois trouvée à Auteuil. Ma curiosité fut satisfaite & mon trouble intérieur augmenta.

La Baronne de Valat resta encore assez long-tems chez la Comtesse, son esprit aimable & enjoué ne

laiſſa pas languir la converſation. Je ſentis malgré moi un ſecret mouvement de dépit de la voir ſi capable de plaire, quoique j'euſſe pénétré dans ſes diſcours que le Chevalier payoit mal ſes ſentimens. Lorſqu'elle fut ſortie, je dis en badinant à la Comteſſe, ou je me trompe, ou la Baronne & le Chevalier ſe connoiſſent bien. Depuis plus d'un jour, me dit-elle, la Baronne ne dédaignoit pas les ſoins de mon frère avant ſa priſon d'Hollande; & je crois qu'elle voit avec dépit ſon peu d'attention à remarquer les avances qu'el-

le fait pour le rapprocher d'elle. Il pourroit, repliquai-je, ſans faire de tort à ſon goût, ne pas tenir rigueur à une auſſi jolie femme. Il eſt vrai, repartit la Comteſſe, mais la Baronne a un grand défaut pour mon frere, elle lui a plu autrefois. Ajoûtez, repliquai-je, qu'il n'a pas été malheureux. La Comteſſe ſoûrit & détourna une converſation que je n'avois plus intérêt de ſuivre étant ſuffiſamment inſtruite.

Le lendemain la Comteſſe vint chez moi, Mademoiſelle de Juſſi s'y trouva. Sur les ſept heures nous

fûmes aux Thuilleries avec mon frere ; au troisiéme tour d'allée je vis le Chevalier. Je lui demandai s'il n'avoit pas été à Versailles, J'en arrive, Madame, me dit-il en s'approchant de moi, je porte par tout une inquiétude qui ne me permet pas d'être long-tems dans le même lieu. Ce n'est que lorsque je vous ai trouvée après vous avoir cherchée où vous n'étiez pas, que cette inquiétude m'abandonne pour faire place à un mouvement.... Je le regardai d'un air si severe qu'il se troubla & me dit d'un ton mal assuré, ah!

Madame, que ce regard me fait craindre que je ne sois le plus malheureux de tous les hommes. Dites le plus téméraire, lui dis-je brusquement.

Le discours du Chevalier me causa une émotion que je ne pouvois me pardonner, j'étois plus indignée de mes sentimens que des siens. Ce qu'il venoit de me dire étoit assez hardi pour devoir me fâcher, mais je sentis avec honte que les mouvemens qu'il m'inspiroit, n'étoient pas des mouvemens de colere. Je rentrai chez moi pleine de dépit. Quoi! disois-je, le

Chevalier a l'audace de me dire qu'il m'aime, & je ne l'en punis pas de tout mon ressentiment. Ma raison arrêtera les mouvemens de mon cœur qui voudroit me trahir. Je serai fidelle à la loi que mon devoir m'impose. Oüi, je fuirai le Chevalier. Je ferai plus, je lui montrerai un mépris outrageant, que ce soit le prix de son ambition criminelle. J'étois dans cette situation violente, lorsque l'on me rendit une Lettre de Monsieur de Gondez, qui m'apprenoit qu'il arriveroit dans deux jours avec le Comte de Disenteuil son

neveu, qui partant de Flandres avoit été le joindre depuis trois mois à Gondez, je ſentis une joie que je ne puis vous exprimer, d'apprendre le retour de mon mari. Il vient diſois-je, aider à ma raiſon par ſa préſence, par l'amitié que j'ai pour lui & par l'eſtime qu'il a pour moi, dont je ne me rendrai jamais indigne.

Enfin, Monſieur de Gondez arriva, il y avoit ſix mois qu'il étoit abſent, je le reçûs avec cet air ouvert & cette amitié qui le charmoit toûjours. Mais j'avois dans le cœur une confuſion

extrême de l'état où il me trouvoit. Le Comte de Disenteuil ne m'avoit point vûe depuis mon mariage, il crut me trouver plus aimable qu'il ne m'avoit laissée, & prit malgré lui une passion violente pour moi.

Quoique le Comte de Disenteuil fut dans le monde au rang des gens bienfaits, il ne l'étoit pas aussi bien que le Chevalier, il avoit moins de régularité dans les traits, mais la noblesse & la finesse de sa phisionomie le dédomagéoient de tout. Je n'ai connu à personne tant d'esprit; la justesse & la précision de ses

idées n'avoient point desseché son imagination brillante & féconde ; le terme propre se présentoit toûjours à lui avec une facilité qui lui faisoit rendre avec force & netteté tout ce qu'il vouloit dire ; il sçavoit infiniment & ce qu'il sçavoit n'étoit jamais à charge à personne ; il ne tiroit nulle vanité de son érudition, ni de la facilité qu'il avoit d'écrire également bien en Vers & en Prose ; rien n'échappoit à sa pénétration ; la droiture de son cœur ne lui permettoit ni détour ni manœuvre, & la conduite que vous lui al-



ſez voir tenir vous inſtruira
de ſa diſcrétion, de ſa ſageſſe, & de ſa générosité.
Il étoit né, de ſon propre aveu, railleur : la raiſon & l'uſage du monde l'avoient corrigé & en avoient fait un Cavalier parfait. Tout le monde l'eſtimoit. L'envie, ni la jalouſie n'oſoient attaquer un mérite ſi connu ; il s'étoit acquis beaucoup d'honneur à la guerre, & par une grande exactitude pour le ſervice & des actions brillantes, il avoit mérité de paſſer très-vîte du grade de Meſtre de Camp de Cavalerie à celui de Brigadier.

Quelques jours après l'arrivée de Monsieur de Gondez, il alla chez Madame de Venneville, il y trouva le Chevalier de Fanime qui n'oublia rien pour se faire regarder de lui avec bienveillance, & son dessein lui réussit.

Le lendemain on annonça Madame de Venneville & le Chevalier de Fanime Monsieur de Gondez étoit dans mon appartement, la confiance qu'il avoit en moi l'empêcha de voir le désordre avec lequel je reçûs le Chevalier. Dieux! que le moindre reproche que se fait une ame accoû-

tumée à l'innocence est capable de l'éfaroucher ? Je regardois le Chevalier comme l'ennemi mortel de ma gloire, & peut-être du repos de Monsieur de Gondez.

Durant un mois j'évitai le Chevalier avec tant de soin qu'il ne pût trouver le moment de me dire un mot en particulier. Ses yeux seuls & sa contenance abattue parloient pour lui; je voyois plus rarement Madame de Venneville, je n'allois plus chez elle sans Monsieur de Gondez. Un jour qu'il y étoit sans moi, Mademoiselle de Jussi pro-

poſa d'aller paſſer quelques jours dans une belle Maiſon qu'elle avoit à S. Maur, tout le monde accepta la partie, mon mari ſe chargea de me la faire agréer; il me l'annonça le ſoir; ſa confiance me déſeſperoit; j'aurois voulu qu'il eût craint le Chevalier, qu'il eût été moins ſûr de ma vertu, & qu'il n'eût point regardé ma conduite paſſée comme un garand que je ne pouvois jamais la démentir.

Pour éviter d'aller à S. Maur je voulus me ſervir du prétexte que mon pere étoit indiſpoſé, mais l'in-

commodité de Monſieur de Brionſel parut trop legere à Monſieur de Gondez pour m'empêcher d'aller à la Campagne trois ou quatre jours. Il faut que vous y veniez, me dit-il, je vous promets que vous vous réjouirez à merveille, Diſenteuil ſera des nôtres, il ne gâte rien à une partie de plaiſir, & le Chevalier de Fanime qui doit en être, ne contribuera pas peu à la rendre aimable.

Nous partîmes donc pour aller à S. Maur, un ſecret contentement étoit peint ſur le viſage du Chevalier. Le premier jour ſe

paſſa en promenades & en converſations générales. Diſenteuil ne négligeoit rien pour me faire deviner qu'il m'aimoit éperdument.

Le lendemain nous nous aſſemblâmes dans un Salon où les différens appartemens de la maiſon aboutiſſoient. Diſenteuil ne s'y trouva point; on le demanda, un laquais nous dit qu'il avoit pris le chemin d'un petit bois (dont les allées forment une étoille) & qui eſt au bout d'un grand parterre ; nous l'y fûmes chercher ; Mademoiſelle de Juſſi l'apperçût

assis sur un banc, il nous tournoit le dos; elle s'approcha de lui sans en être vûë, & le surprit écrivant sur des tablettes qu'elle lui enleva par-dessus la tête. Cette fille vive revint à nous en courant, Disenteuil la suivoit & crioit au voleur, qu'on l'arrête: nous sommes tous de sa bande, lui dit la Comtesse, les tablettes sont de bonne prise, elles seront visitées, & nous déciderons après ce que nous en ferons. Elle les prit à Mademoiselle de Jussi & y lût ces Vers.

Gardez-vous bien d'aborder en
ces lieux

Vous qui craignez les amoureuses chaînes,
Nimphes, y sont portant de certains yeux
Plus dangereux que le chant des Sirenes.

Esprit, beauté, brillent dans ce sejour,
Jeux & plaisirs, & même le mistere
A qui mieux mieux aux Nimphes font leur cour,
Et Venus seule en murmure à Cithere.

L'amour soûrit du mouvement jaloux
Qu'il apperçoit dans le cœur de sa mere.

Puis pour venir se ranger près
de vous
Il fend les airs de son aîle le-
gere.

Le Dieu descend se cache dans
un If,
De son Carquois fait soudain
l'inventaire,
Bande son Arc . . . . d'un œil
vindicatif,
Il vous regarde . . . . Eh! Que
prétend-il faire?

Quoi vous riez? Mais rirez-
vous long tems?
L'amour dit non. Ce non est un
Oracle.
Pour vaincre il sçait choisir
certains instans.

Se ſauver lors ce ſeroit grand miracle.

N'eſperez pas de le voir arriver,
Il faut ſubir tôt ou tard ſa puiſſance,
Ah! comme vous j'ai voulu le braver,
Et le cruel en a tiré vangeance.

Tout le monde loüa la fiction galante du Comte, Madame de Venneville en fit remarquer toute la délicateſſe; elle revint plus d'une fois ſur le détour adroit que Diſenteuil avoit pris pour dévoiler les ſentimens

de ſon cœur. Elle ajoûta que la perſonne qui étoit le principal objet de ſon ouvrage (de quelque caractere qu'elle fut) ne pouvoit déſaprouver une déclaration ſi circonſpecte. Mon avis fut que les Vers en général étoient bien tournés, mais que l'on ne devoit tirer nulle conſéquence des deux derniers, qu'il falloit que l'Auteur finit, qu'en parlant de lui, la chute en devenoit plus heureuſe, & que ſans doute c'étoit une continuation de fiction dont toutes les Dames devoient ſe remercier en général & nulle en

particulier. Disenteuil ne me répondit que par un regard qui valoit presque un démenti & qui m'embarrassa. Heureusement, m'étant apperçûë que Mademoiselle de Jussi n'avoit point encore parlé, je lui dis, Eh bien ! belle rêveuse, opinez donc sur les Vers du Comte ; elle rêva encore un moment & chanta ensuite sur un air fort connu ce couplet.

Ni ce Dieu si rempli de charmes
Ni ces victorieuses armes
Ne s'offrent point à mes regards.
Pour pouvoir finement se plaindre

Disenteuil a forgé les dards
Qu'il veut envain nous faire
craindre.

Quoique Mademoiselle de Jussi ne chanta pas bien réguliérement, elle avoit la voix jolie & la grace ne l'abandonnoit jamais. Je lui fis un petit reproche de ce que son impromptu sembloit contrarier mon sentiment sur les Vers du Comte. J'avois voulu insinuer qu'il n'étoit point amoureux, & elle laissoit penser qu'il l'étoit. Vous êtes plus pénétrante qu'il ne faut, Mademoiselle, ajoûtai-je, pour développer

si

ſi un Cavalier parle ſelon ce qu'il penſe, ou bien ſi c'eſt ſimplement l'eſprit de galanterie qui le fait parler. Et ſi j'ai rencontré juſte ? me repliqu'a-t-elle. En ce cas lui dis-je, le Comte vous en ſçaura gré, & je réponds qu'il ne payera point d'ingratitude une pénétration qui eſt d'un heureux préſage pour lui. Ne me raillez point ſur ſon compte, reprit-elle, s'il me regardoit d'un air de diſtinction, je ne ſerois pas ſi miſtérieuſe que vous le ſeriez dans le même cas. Vous auriez raiſon, lui dis-je, mais moi.... mais vous, re-

partit-elle, en me coupant la parole, vous auriez, il est vrai, de bonnes raisons pour ne pas l'écouter : cependant un mistere trop étudié pourroit être équivoque. Tout le monde fut de l'avis de cette aimable fille, & la conversation devenue générale me tira d'un embarras où je m'étois jettée assez mal à propos.

Sur la fin du jour nous fûmes dans les Jardins de Monsieur le Duc, & sans que je m'en fusse apperçûe je me trouvai seule avec le Chevalier, je lui parus embarrassée. Pourquoi, Ma-

dame, me dit-il, vous appercevez-vous si-tôt d'un bien que je ne dois qu'au hazard? & pourquoi faut il que je sois assez malheureux pour que vous cherchiez à me l'arracher? voyant que j'avançois pour rejoindre la compagnie. Que craignez-vous, Madame, continua-t-il, d'un homme qui vous adore avec tout le respect que vous inspirez? & qui aimeroit mieux perdre la vie que de vous déplaire. Votre indifférence, que dis-je, vos mépris, ni le soin que vous prenez de me punir d'un amour que vous avez

fait naître malgré vous, ne l'arracheront jamais de mon cœur. Quelle est ma surprise, lui dis-je, vous osez me parler de passion! à moi qui me fait un crime d'en avoir seulement entendu l'aveu. Je ne vous répondrai point avec la dureté que vous méritez; mais pour ne plus être exposée à votre témérité, je vous éviterai, que dis-je! je vous fuirai toûjours. Ah! Madame, s'écria-t-il, suis-je donc si criminel de vous adorer! Punissez-moi par votre indifférence, mais ne me faites pas craindre un malheur capable de me de-

ſeſperer. Je ne vous éviterai que pour remplir mon devoir, repris-je, & pour oublier que vous m'avez découvert des ſentimens dont je ſuis offenſée. Vous les oublirez ſans peine ces ſentimens, me repliqua-t-il, ou ſi vous vous en rappellez par hazard le ſouvenir, ce ne ſera que pour me haïr. Je ne veux point haïr, lui dis-je, j'aime mieux oublier, j'entendis dans ce moment quelqu'un aſſez près de nous. C'étoit Diſenteuil, je crus le voir chercher dans mes yeux, le ſujet d'une agitation que je ne pouvois entierement

cacher ; je le vis examiner le chevalier d'un air inquiet ; c'étoit pour moi le comble des malheurs que de penser que Disenteuil pouvoit me croire capable d'approuver une passion qu'il étoit aisé de découvrir dans le trouble du Chevalier : je craignois que ce n'en fut assez pour l'autoriser lui-même à me parler de la sienne : cette crainte augmentoit encore mon trouble.

Lorsque nous fûmes rentrés, Mademoiselle de Jussi proposa une partie de jeu ; ce qui s'étoit passé dans le Parc m'avoit si émûë que

je me trouvai mal ; on me porta ſur un lit dans une Chambre à côté de celle oû l'on joüoit. Lorſque l'on m'eût donné le ſecours néceſſaire, je priai qu'on me laiſſât un moment de repos. Peut-être une heure après je vis entrer le Chevalier : Que je ſuis à plaindre, Madame, me dit-il, de toûjours ſentir l'excès de mon amour par des traits douloureux ; & me condamnez-vous à ne jamais ſentir un inſtant de joie ! Ceſſez, lui repliquai-je, de me perſécuter, ſi l'on pardonne une premiere faute, la ſeconde irrite. Il

eſt ici des gens pénétrans qui peut-être pourroient penſer que j'approuve l'attention que vous avez de chercher l'occaſion de me parler en particulier, ſi cela arrive, je vous haïrai & je vous ai déja dit que je ne le voulois pas. Le Chevalier alloit me répondre lorſque j'entendis du bruit à la porte de la Chambre : c'étoit encore Diſenteuil, le Chevalier ſortit preſque ſur le champ : le Chevalier de Fanime, me dit Diſenteuil, ſeroit-il aſſez heureux, Madame, pour vous avoir perſuadée qu'il eſt celui qui s'eſt ſenti le plus vi-

vement touché de votre indiſpoſition ? & ce malheur me ſeroit-il réſervé ? Je crois, lui repliquai-je, que tout le monde ici a aſſez d'amitié pour moi pour prendre intérêt à ce qui me regarde. Je me levai, en achevant ces mots, & de crainte d'entendre ſa réponſe, je me fis effort pour paſſer dans la Chambre où étoit tout le monde.

Nous nous ſéparâmes le lendemain, j'arrivai chez moi l'ame agitée de tout ce qui s'étoit paſſé à Saint Maur. Ma raiſon qui combattoit durement les mouvemens de mon cœur, y

remit une fausse tranquillité, mais malgré cette tranquillité, je résolus d'éviter le Chevalier & de prendre toutes les mesures qui pouvoient me soustraire aux empressemens de Disenteuil.

Je restai quelques jours sans sortir & sans recevoir de visites; j'étois d'une tristesse qui allarmoit Monsieur de Gondez pour ma santé. Disenteuil ne me quittoit point. Qu'il m'auroit été d'un utile secours contre moi-même, s'il ne m'avoit pas aimée. Son esprit m'auroit amusée & dissipée. Sa droite raison dont je ne me serois point défiée m'auroit

fait appercevoir que la mienne me servoit mal ; j'aurois peut-être mérité de lui par une demie confidence, (qui ne m'auroit point découverte d'une maniere à me faire rougir) des conseils sages, capables de remettre le calme dans une ame cruellement agitée. Il faut lui rendre justice, personne ne connoissoit mieux le cœur que Disenteuil, l'étude qu'il en avoit fait toute sa vie lui en faisoit débrouiller sans peine tous les mouvemens, même ceux qui paroissent se combattre ; je lui aurois laissé voir les miens, & en me faisant

connoître finement les piéges que ma foiblesse me tendoit, il m'auroit donné sans me les indiquer grossierement les moyens de les éviter.

Monsieur de Gondez fut obligé d'aller à Versailles avec mon frere, ils y resterent quinze jours, je ne vis point pendant tout ce tems-là, ni Madame de Venneville, ni le Chevalier. Disenteuil qui étoit resté à Paris & qui logeoit chez son oncle avoit occasion de me voir tous les jours : il s'apperçût bien-tôt que j'évitois avec soin de me trouver seule avec lui.

Il me dit un jour, que vous ai-je fait Madame? J'ai la douleur de vous trouver toûjours occupée du ſoin de m'éviter. Auriez-vous deviné que je vous adore? & m'en puniſſez-vous, même avant d'avoir oſé vous le dire? Ah! la ſévérité que je lis dans ce moment dans vos yeux ne m'annonce que trop mon malheur. Puiſque mes yeux, lui dis-je, réuſſiſſent ſi bien à vous faire connoître mes ſentimens; je leur laiſſerai le ſoin de vous apprendre combien je déſaprouve les vôtres.

Lorſque Monſieur de Gondez fut de retour de

Verſailles je l'engageai d'aller dans une terre qu'il avoit à quinze lieuës de Paris. C'étoit à la fin de l'Automne qui fut très-belle cette année; je partis ſans voir Madame de Veneville à qui j'envoyai faire des excuſes par Souville. Diſenteuil reſta à Paris pour des affaires dont ſon oncle le chargea, il parut touché de ne pas être du voyage. C'étoit pour moi une douceur infinie de penſer que j'allois être libre. Diſenteuil ne me laiſſa pas long-tems cette ſatisfaction. Il arriva huit jours après, il avoit terminé promptement & trop

bien les affaires de Monsieur de Gondez qui le reçût avec un plaisir extrême.

Deux jours après son arrivée, j'entendis du bruit dans la Cour du Château: quelle fut ma surprise lorsque je vis le Chevalier, Madame de Venneville, Mademoiselle de Jussi & mon frere! Quoi! dis-je, serai-je toûjours exposée aux persécutions d'un amour que je crains. Trouverai-je toûjours le Chevalier par tout où je le fuis. Mon trouble intérieur n'échappa pas à la pénétration de Disenteuil, & je vis le sien dans ses yeux; aussi m'épargna-

t-il le ſoin d'éviter que le Chevalier pût me parler en particulier, il ne me quitta point. Ma raiſon approuva une importunité qui me ſauvoit des entretiens dont je connoiſſois le danger.

Le troiſiéme jour de l'arrivée de cette compagnie, je priai mon frere d'engager Madame de Venneville à partir, mon frere qui avoit pénétré l'amour du Chevalier, me dit, pourquoi voulez-vous que la Comteſſe & moi ſoyons les victimes de la paſſion que je crois que Fanime a pour vous? que vous importe qu'il vous aime? Il vous

laiſſe par ſon reſpect la liberté de l'ignorer. Je rougis à ce diſcours, mais me remettant auſſi-tôt, je lui dis, vous devez prendre trop d'intérêt à ma gloire & à l'eſtime que Monſieur de Gondez a pour moi, pour regarder comme une choſe indifférente les ſoins empreſſés du Chevalier. S'il eſt vrai qu'il m'aime, je ne veux point nourrir ſa paſſion par une affectation de ne pas m'appercevoir de tout ce qu'il pourroit faire pour me la prouver. Les hommes naturellement vains fondent des eſpérances ſouvent ſur des choſes

innocentes ; dès qu'une femme raiſonnable s'en apperçoit, elle doit les retrancher, ou elle devient criminelle, & une femme vertueuſe doit l'être aſſez pour ſe craindre elle-même.

Je voyois Diſenteuil charmé du dépit & de l'impatience que le Chevalier ne pouvoit cacher. La douleur d'un Rival qu'il privoit adroitement de la ſatisfaction de me parler ſans témoins, étoit pour lui la ſource d'un plaiſir malin dont je ſentis qu'il joüiſſoit. Enfin, le jour que cette compagnie ſi embarraſſante

pour moi partir. Le Chevalier trouva le moment de s'approcher de moi pendant que je faiſois des nœuds, il ouvrit mon panier, ſous prétexte de voir mon ouvrage, & en le refermant il y laiſſa tomber cette Lettre.

Paſſer quatre jours avec vous ſans trouver un inſtant à vous entretenir, c'eſt paſſer quatre jours dans un déſeſpoir d'autant plus vif qu'il a fallu le cacher. Mon reſpect égal à ma tendreſſe a retenu mes mouvemens. Si le Ciel avoit mis dans votre cœur quelques diſpoſitions favorables pour moi,

mon embarras m'auroit mieux servi que tout ce que j'aurois pu vous dire. Mais non, vous n'avez rien vû, vous n'avez rien voulu voir, & je pars avec une cerritude de malheur qui me fait encore craindre que vous ne lisez pas seulement cette Lettre.

J'avois soûtenu la présence du Chevalier sans que ma raison en eût été trop étonnée : cette Lettre, que je n'eûs pas la force de ne pas lire, m'attendrit. Dans mon premier mouvement de dépit contre moi-même je voulus déchirer ce fatal écrit, & je

ne le déchirai qu'à demi; l'idée du devoir se présentoit dans toute sa sévérité & ne triomphoit point d'une foiblesse que je ne pouvois plus me déguiser. Une douleur amere qui me faisoit sentir combien le Chevalier m'étoit cher, étoit le triste fruit de mes réflexions.

Je restai un mois dans cette Terre dans une agitation continuelle, n'étant jamais une heure dans la même situation d'esprit. J'avois un fonds de tristesse que rien ne pouvoit dissiper & qui ne m'avertissoit que trop que je ne de-

vois point attendre du tems le retour d'une tranquillité que j'avois perduë sans m'en appercevoir. Funeste effet d'une passion qui avoit pris trop d'empire ! je ne travaillois point à oublier le Chevalier, le seul homme dangereux pour moi ; mon attention n'étoit qu'à éviter les conversations particulieres de Disenteuil, moins redoutable que le Chevalier, j'étois toûjours avec Monsieur de Gondez, ou renfermée dans mon Cabinet avec Souville. Que je suis malheureuse, lui disois-je souvent ; Disenteuil, m'aime, je le suis & je suis

privée par cette contrainte du commerce aimable d'un homme que j'estime tant. Avant d'avoir fait la fatale découverte de sa passion, j'étois charmée d'être avec lui. Le brillant de son esprit s'accordoit toûjours avec la plus droite raison : mais cette malheureuse passion l'a dérangé au point de ne pas le reconnoître ; & je vois ce changement avec trop de douleur pour m'exposer à l'occasion qui forceroit mon devoir de lui imposer la dure loi de ne me voir jamais.

Un jour Monsieur de Gondez alla chez un Gen-

til-homme du voiſinage, Diſenteuil ne l'accompagna point ſous le ſpécieux prétexte de ne pas me laiſſer ſeule ; je ne pus donc l'éviter ce jour-là. Enfin, Madame, me dit-il, vous ne pourrez pas aujourd'ui me refuſer de jetter les yeux ſur moi, mais vous les y jetterez ſans pitié & peut-être avec colere. Si vous n'avez rien à me dire, lui repliquai-je, qui bleſſe votre devoir & le mien, vous ne verrez point de colere dans mes yeux, & je vous eſtime aſſez pour vouloir ignorer de quel genre eſt la pitié que vous déſireriez.

Non

Non, Madame, me dit-il, vous ne l'ignorez pas, vous ſçavez que je vous adore, je vous le dis en tremblant. Ma vie eſt attachée au bonheur de vous aimer & de vous voïr, même en m'accablant de rigueurs. Il ne dépend pas de moi, lui dis-je, de vous ôter ce plaiſir empoiſonné, mais du moins il dépendra de moi de vous montrer à tous les inſtans à quel point je me trouve offenſée de vos ſentimens. Je croyois que le reſpect que vous devez à un oncle à qui vous êtes cher les arrêteroit; vous oubliez ce reſpect, je vous en fai-

rai ſouvenir par ma conduite. Ah! Madame, s'écria Diſenteuil, que vous me puniſſez rigoureuſement de vous trouver la plus aimable de toutes les femmes, & la ſeule qui ſoit digne d'inſpirer une auſſi reſpectueuſe paſſion que celle que je reſſens pour vous. Cette converſation me gênoit trop pour n'en pas déſirer la fin, je quittai Diſenteuil ſi bruſquement qu'il n'oſa me ſuivre.

Nous arrivâmes à Paris, je ne fus point chez Madame de Venneville, je priai mon frere de lui dire que des raiſons particulie-

res m'empêchoient de la voir, mais que ni mon estime ni mon amitié pour elle ne souffriroient nulle altération de cette réserve. Il y avoit environ quinze jours que les choses étoient en cet état lorsque je vis entrer un matin la Comtesse qui me parla en ces termes.

Je viens me plaindre de vous à vous-même. Vous êtes la plus injuste de toutes les femmes. Vous rendez mon frere le plus malheureux des hommes, & vous paroissez renoncer à l'amitié qui a toûjours été entre nous. Le crime de mon

frere eſt de vous adorer, le mien eſt d'être ſa ſœur, vous le puniſſez de vous aimer, & d'avoir oſé vous le dire en l'évitant par tout, & pour l'éviter plus ſûrement, vous rompez les nœuds d'une liaiſon tendre & formée entre nous dès notre enfance. Le déſordre où j'étois ne me permettoit pas de répondre à la Comteſſe, je l'aimois véritablement, il m'en coûtoit d'autant plus pour m'arracher au plaiſir de la voir, qu'elle étoit la ſœur du Chevalier; en effet que ne ſouffrois-je point pour les éviter tous deux! La

Comtesse surprise de mon silence, me dit, Eh bien! il faut vous délivrer d'un amour qui blesse votre vertu. Mon frere se condamne au silence, son cœur renfermera si bien son secret, que ni sa bouche, ni ses yeux ne vous en instruiront plus.... Eh quoi! voyant que je ne répondois rien, voudriez-vous le punir d'un crime dont vous ne verrez plus aucune trace? Pourquoi voulez-vous que je sois la victime d'une rigueur qui n'aura plus de fondement? Souffrez, continua-t elle, que je vous parle avec la franchise d'u-

ne amie : que voulez-vous que l'on penſe de votre éloignement pour moi ? De quelle raiſon ébloüirez-vous Monſieur de Gondez ? Que direz-vous à un pere & à un frere qui vous demanderònt de quoi je ſuis coupable ? Enfin, comment me juſtifirez-vous dans le monde, qui pénétré d'eſtime pour vous, croira que je me ſuis rendue indigne de la vôtre, & ſe repentira de m'avoir accordé la ſienne. La Comteſſe prononça ces dernieres paroles d'une maniere ſi touchante & ſi pénétrée qu'elle m'attendrit ; je l'embraſſai en lui

disant, Eh bien ! ma chere Comtesse, je vivrai avec vous comme par le passé, mais aussi si le Chevalier de Fanime donne un démenti à ce que vous venez de me promettre, ne vous plaignez plus de la conduite que je tiendrai ; car je n'écouterai que mon devoir. J'accepte les conditions du traité, me dit la Comtesse, & je vous trouve si raisonnable que je veux passer avec vous tout le jour, ce n'est pas trop pour le plaisir que je ressens de vous voir accorder quelque chose à notre amitié. Dans ce moment, Monsieur de

Gondez, Disenteuil & mon frere entrerent. Disenteuil parut surpris de voir Madame de Venneville, sa pénétration lui avoit fait appercevoir que je fuyois le Chevalier, & que je négligeois sa sœur. C'étoit pour lui une consolation dans son malheur. Cette idée lui donnoit sans doute des forces pour soûtenir le silence qu'il gardoit depuis mon retour.

Monsieur de Gondez aimoit fort Madame de Venneville, il désiroit avec ardeur qu'elle donna la main à mon frere, je le souhaitois de même, mais

ſans preſque l'eſperer. Mon frere nous engagea la Comteſſe & moi d'aller à Ino & Melicerte Tragedie nouvelle qui avoit une ſorte de réputation. Une demie heure avant de monter en Carroſſe, un de mes gens entra dans mon Cabinet où j'étois paſſée, & me rendit une Lettre. Je lui demandai de quelle part elle venoit, il me dit que le Suiſſe venoit de la recevoir, & la lui venoit de donner; je l'ouvris ſans ſoupçonner de qui elle pouvoit être, & j'y trouvai ces mots.

Ne donnez pas toute votre attention, ni votre pitié aux infortunes d'Ino & de Melicerte. La situation où je me trouve est mille fois plus violente que celle où l'Auteur a mis les personnages de sa Tragedie. Etre jaloux à la fureur est le moindre des maux que j'envisage en vous adorant, cependant je vous adorerai toûjours, le sort en est jetté. Si en lisant cette Lettre vous ne devinez pas qui vous écrit, vous êtes la plus injuste de toutes les femmes.

Je ne puis vous exprimer dans quelle douleur me

jetta cette Lettre. Je reconnus Disenteuil ; je ne doutai plus qu'il n'eût pénétré l'amour du Chevalier ; je tremblois qu'il ne crût que je donnois un aveu, du moins tacite, à cet amour. Je me souvins dans ce moment de ce qu'il m'avoit dit à S. Maur quand il trouva le Chevalier dans la Chambre où l'on m'avoit portée. La pureté de ma conduite ne pouvoit me rassurer contre les soupçons offençans que je croyois entrevoir dans la Lettre de Disenteuil. Ils paroissoient fondés pour un homme qui regarde

tout avec des yeux jaloux ; & c'étoit-là mon déſeſpoir. J'étois dans ces agitations intérieures lorſque Madame de Venneville entra dans mon Cabinet. Elle me demanda ce qui pouvoit cauſer l'émotion où je paroiſſois être. Je lui dis que je venois d'apprendre une choſe qui me touchoit vivement, & d'un ton d'amitié, je la priai de ne pas m'en demander davantage. Je ne voulois point lui avoüer l'amour de Diſenteuil. C'étoit déja aſſez que le Chevalier m'aimât ſans le rendre jaloux. La prudence m'ordonnoit de me

taire. Il eſt toûjours dangereux que deux hommes ſe connoiſſent pour rivaux. Toute femme qui ſe reſpecte doit le craindre.

Le Chevalier ſe trouva à la porte de notre loge, lorſque nous fûmes à la Comédie; il m'aborda preſque en tremblant. Je le reçûs d'un air d'autant plus froid que je lui faiſois un crime des ſoupçons & de la hardieſſe de Diſenteuil. J'étois dans une agitation violente qui paroiſſoit même ſur mon viſage, le Chevalier n'oſa jamais me demander ce que j'avois, à peine oſoit-il jetter les yeux

ſur moi, Diſenteuil étoit ſur le Théatre, au cinquiéme Acte il ſe fit ouvrir notre loge, & en s'approchant de moi il me demanda ſi j'avois épuiſé toute ma pitié en faveur d'Ino & de Melicerte. J'accorde ma pitié; lui dis-je, aſſez haut, aux malheureux, mais je ſçai la refuſer à ceux qui courent témérairement après leurs infortunes. Je prononçai ces paroles d'un ton ſi ferme que je lui ôtai la hardieſſe de me répondre, le Chevalier étoit aſſez près de moi pour m'entendre, ce diſcours le fit trembler; mon frere pour ache-

ver de m'accabler, lui demanda s'il ne venoit pas souper chez moi ; je suis prêt à faire tout ce que Madame m'ordonnera, répondit le Chevalier, j'attens ses ordres. Je ne pus me dispenser de lui dire qu'il étoit le maître de ne pas nous quitter.

Après le souper nous passâmes dans mon appartement ; la Tragedie que nous avions vûë fut le sujet de la conversation, nous dîmes simplement & en général la Comtesse & moi l'impression que cette piece nous avoit faite. Le Chevalier s'avisa de vouloir la dé-

tailler ; il loua l'endroit où Melicerte demande avec empressement de revoir cette esclave qui l'a si fort interressé à son arrivée. Disenteuil qui n'avoit point encore parlé, dit au Chevalier qu'il étoit surpris que cette petite situation Romanesque l'eût séduit ; que les mouvemens confus de la nature qui vouloient se développer dans le cœur de Melicerte n'avoient rien d'assez sensible pour remuer l'ame. Que sans doute quelque distraction lui avoit ôté l'attention que méritoit la sçene de la déclaration de Melicerte à la

Princeſſe, & celle où il prend congé d'elle ſans ſçavoir ſi l'aveu de ſa tendreſſe a plû; voilà, continua-t-il, ces ſentimens qui font une impreſſion ſûre & générale. Mais, reprit le Chevalier, cet endroit que j'ai remarqué n'a pas emporté mon ſuffrage ſeul; lui refuſez-vous le vôtre? Pour que je trouve du beau il faut, repliqua Diſenteuil, que je puiſſe m'en rendre compte à moi-même, je ne juge point avec précipitation, je regarde autant que je le puis un objet par toutes les faces, & lorſque par de juſtes rapports je le

trouve digne de toute mon estime, que je puis dire les raisons qui me déterminent à approuver, je prononce sans craindre la contradiction. Si j'étois par exemple amoureux, que j'eusse un ami qui ne connût point l'objet de ma tendresse, & à qui je voudrois justifier ma passion, je lui ferois un portrait si vif & si ressemblant que je pourrois bien sur le champ en faire mon rival. Telle est la force de la vérité peinte avec justesse. Ce dernier trait qui entroit d'une maniere un peu forcée dans cette dissertation, embar-

raſſa le Chevalier; Diſenteuil s'en apperçût & en homme du monde finit la converſation en diſant au Chevalier. Croyez-moi, ſi vous voulez juger de Melicerte, voyez-le ſeul, ſi je n'en avois vû que la repréſentation d'aujourd'hui je n'en ſerois pas plus inſtruit que vous, mais j'avouë que j'étois au Theatre le premier jour que cette piece y a paru, & que j'y avois porté un eſprit trop critique. Je ſentis dans ce diſcours qui paroiſſoit ſeulement plein de politeſſe une galanterie dont Diſenteuil étoit plus capable qu'homme du monde.

Le lendemain, Monsieur de Gondez & Disenteuil allerent à Versailles; lorsque je fûs seule, je passai dans un Cabinet qui étoit au bout de mon Jardin. Je me livrai à des réflexions que la situation où j'étois rendoient douloureuses, je relûs la Lettre de Disenteuil; la tendresse qui y étoit répandue & la hardiesse de vouloir interpreter l'assiduité du Chevalier, me piquerent également: sans doute me disois-je à moi-même, il a découvert l'amour du Chevalier & peut-être hélas! ma foiblesse. Quel parti prendre

avec cet homme pénétrant, s'il continue à me donner des marques de sa passion? Mes rigueurs, qu'il auroit attribuées à ma vertu, ne lui paroîtront plus que l'effet capricieux d'une injuste préférence. Mais dois-je lui faire un crime de penser ainsi lorsque je ne puis me déguiser à moi-même combien je suis criminelle? Une femme de mon caractere & dans la situation où je suis qui combat vainement un penchant malheureux, n'est-elle pas coupable? Eh! faut-il tomber dans le dernier déreglement pour sen-

tir que l'on mérite d'être méprisée ? Ce dernier trait que la raison me dicta m'arracha des larmes, je trouvois quelque soulagement à les répandre, lorsque je vis entrer le Chevalier à qui mes gens avoient dit que je me promenois : le désordre où il me vit l'arrêta, sa vûë ne fit que l'augmenter, nous fûmes tous deux un moment immobiles ; le Chevalier sans s'avancer & baissant les yeux (pour me donner le tems de me remettre) me dit d'une voix tremblante ; la discretion & le respect devroient m'obliger à me

retirer. Mais, Madame, l'état où je vous trouve ne me permet pas de vous abandonner à vous-même. Quel malheur vous est-il arrivé pour laisser échapper des marques si peu équivoques d'une véritable douleur ? Rassurez-vous, lui dis-je, nul malheur ne m'est arrivé. Notre Sexe foible passe aisément de la joïe à la tristesse, un rien quelque fois produit ce changement, & nos amis y doivent être d'autant moins sensibles, qu'il est très-vrai, que ces mouvemens opposés se succedent les uns les autres, sans

que nous nous en appercevions presque nous-mêmes. Non, Madame, me repliqua-t-il, d'un ton plus animé, & en s'approchant de moi, vous n'êtes point du nombre de ces femmes qui pleurent la perte d'une Peruche ou celle d'un petit Chien; je crois, puisque vous me faites l'honneur de me le dire, que nul accident domestique ne vous trouble; mais il est des chagrins d'une autre nature, d'autant plus vifs qu'ils sont plus cachés; leur source est dans le cœur...... j'ignore ces sortes de chagrins, lui dis-je, ainsi rompons

pons une converſation qui deviendroit plus triſte que la rêverie où vous m'avez ſurpriſe. Laiſſez donc là votre cœur & celui des autres. Ah! Madame, s'écria le Chevalier; pouvez-vous ſçavoir l'état du mien (car vous ne pouvez l'ignorer) & ne pas croire que ma curioſité pour pénétrer dans le vôtre eſt extrême. Vous oubliez que votre hardieſſe m'a déja offenſée, lui dis-je, elle m'offenſe encore davantage dans ce moment, & je déſaprouve fort votre curioſité. Vous l'irritez, Madame, me repliqua-t-il, en la déſaprou-

vant, & je ne ſuis pas le maître de vous cacher les ſoupçons que vos larmes... Arrêtez, lui dis-je, en l'interrompant, vous êtes trop téméraire. Vous croyez ſans doute qu'une femme de mon âge & dans le monde, doit être ſenſible. Ne pouvant avec raiſon vous flater que je le ſuis pour vous, votre amour propre, qui craint d'être mortifié, trouve mieux ſon compte à me croire prévenue en faveur de quelqu'autre que ferme dans mes devoirs. Ce mouvement que vous n'avez pû cacher me preſcrit de ne plus vous voir;

je ne veux ni vous écouter, ni me souvenir que vous avez pû m'offenser; l'indifférence seule vous punira de votre audace. Je le regardai dans ce moment; je le trouvai si pâle & si pénetré de douleur, que j'allois je crois le consoler en lui disant la contrainte que je m'étois faite pour lui parler avec tant de hauteur & de dureté; mais heureusement je vis mon frere venir à nous, & je m'avançai pour éviter la replique du Chevalier. Mon frere me dit qu'il venoit me chercher pour aller chez Madame de Venneville qui

m'attendoit avec Mademoiſelle de Juſſi. Non mon frere, lui dis-je, je n'irai point chez Madame de Venneville, dites-lui de ma part que je ne la verrai plus, & que vainement elle exigeroit de mon amitié la moindre complaiſance. Monſieur le Chevalier que voilà me juſtifira auprès d'elle; il lui dira mes raiſons, il les ſçait; allez mon frere, continuai-je, allez retrouver vos Dames, & emmenez Monſieur le Chevalier avec vous pour me ſauver de l'impoliteſſe de le quitter, car je vais ſortir.

Ce que je venois de ſouf-

frir pour cacher au Chevalier mes ſentimens, me fit faire un examen ſevere ſur moi-même, je ſentis que je ne pouvois triompher de ma foibleſſe qu'en fuyant, & je pris enfin la cruelle réſolution de fuir.

Nous étions au commencement du Printems, je perſuadai à Monſieur de Gondez d'aller dans ſes terres de Bretagne où je n'avois pas encore été. Je lui montrai un déſir ardent de voir Gondez dont on vantoit la ſituation comme la plus belle de la Province. Enfin, je le déterminai à partir. Je le priai de faire

miſtere de notre voyage, je lui dis que je craignois l'embarras & le cérémonial des adieux.

Je ne cachai point à Mademoiſelle de Juſſi mon départ, je la priai ſeulement de le taire à tout le monde; l'amitié qu'elle avoit pour moi lui fit ſentir avec chagrin mon éloignement, elle murmura d'abord contre Monſieur de Gondez qu'elle ne pouvoit, diſoit-elle, reconnoître dans ce procedé bizarre, de m'arracher des bras de ma famille & du commerce de mes amis, pour me confiner dans une terre. Je ne

pûs ſouffrir ce ſoupçon injurieux contre un mari qui le méritoit ſi peu, je le juſtifiai en l'aſſurant que c'étoit moi qui voulois aller en Bretagne. Sa ſurpriſe fut extrême, elle ne pouvoit comprendre qu'à mon âge, je vouluſſe aller paſſer un tems conſidérable en Province, lorſqu'un mari ne l'exigeoit pas de moi. Deuſſiez-vous, me dit-elle, me regarder comme indiſcrette, je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que quelques raiſons vous arrachent de Paris, je crains que vous n'accordiez trop à votre devoir. Ne ſe pré-

ſente-t-il point à vous avec trop de ſeverité? Votre vertu ne s'effarouche-t-elle pas un peu légerement du pouvoir de vos yeux? Car je crois, ma chere Comteſſe, que c'eſt à elle à qui vous ſacrifiez en nous fuyant. Vous raillez trop ſérieuſement, lui repliquai-je, & vous me faites en vérité plus d'honneur que je ne mérite. Je ne badine point, me dit-elle, je crois que ſi vous étiez moins aimable, vous n'iriez pas à Gondez; le ſcrupule agit trop ſur vous; mais ſongez que vos amis vont être les victimes de cette délicateſſe qui vous

faît un crime de plaire. Mais ſongez-vous vous même, lui dis-je, que vous badinez à mes dépens en me donnant un ſcrupule ridicule que je n'ai point, & qui n'entre pour rien dans mon voyage : la vertu a ſon terme ; le paſſer, ce ſeroit la faire dégenerer en folie, & voilà ce que vous faites de la mienne. Je ſuis bien éloignée de le penſer reprit-elle, au contraire je crois votre vertu, très-vertu, mais je la crois trop timide : vous ne comptez pas aſſez ſur elle, & c'eſt ce qui va faire de vous une provinciale à mon grand re-

gret, car j'avoue que je ne puis me consoler de vous perdre. Vous n'êtes point faite ma chere Comtesse, continua-t-elle, pour vivre dans une terre privée de tout plaisir & séparée d'un nombre d'amis que votre discernement vous avoit fait choisir, & qui vous manqueront souvent. Que de quarts d'heures où vous regreterez Paris, quoique vous n'en aimiez pas le tumulte. De bonne foi croyez vous que nous soyons plus en sûreté contre nous-mêmes dans la solitude que dissipée dans le monde? Vous aimez à rêver, les réflexions

s'empareront volontiers de vous, peut-être vous mettront-elles à de furieuses épreuves par le loisir que la vie que vous menerez vous laissera. Vous voulez donc, lui dis-je, que je croye que vous parlez sérieusement? Eh bien! je vais vous répondre de même. Mon mari se plaît fort à Gondez, je le sçai, il n'est plus jeune, il dit tous les jours que l'air y est admirable, sa tendresse pour moi lui fait dissimuler le plaisir qu'il auroit de m'y voir passer quelque tems, & mon amitié pour lui me fait le prévenir. Tenez-vous en là, belle raison-

neuſe, & promettez-moi de m'écrire ſouvent, c'eſt de vous que je veux le Journal des nouvelles de Paris, elles prendront un tour aimable en paſſant par votre imagination qui empêchera la mienne de devenir pareſſeuſe; enfin, aimez-moi toûjours, & comptez que je vous regretterai & vous déſirerai ſouvent, car vous raiſonnez, non pas toûjours juſte, mais toûjours bien.

Le diſcours de Mademoiſelle de Juſſi me fit ſentir que la paſſion du Chevalier ne lui avoit pas échappé, je le croyois bien,

mais j'aurois été véritablement touchée si elle m'avoit pénétrée. Malgré l'estime que je faisois de son caractere sage, & l'amitié que j'avois pour elle, je ne voulois pas qu'elle me fit rougir d'une foiblesse que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Enfin, je fis ce que je pûs pour me persuader que tout ce qu'elle m'avoit dit, ne portoit que sur l'amour du Chevalier, & c'est, je pense, où s'arrêtoit sa pénétration.

J'étois depuis quelque tems froide & circonspecte avec Disenteuil; ses yeux ne rencontroient jamais les

miens qu'ils cherchoient toûjours, qu'ils ne me reprochassent ma dureté. Des mots que Disenteuil paroissoit jetter au hazard, m'apprenoient malgré moi, qu'il eût bien voulu abandonner un grand procès prêt à juger au Parlement de Paris, pour me suivre en Bretagne. Mais que jaloux de sa gloire & de la mienne, il ne l'osoit; je sentois qu'il étoit persuadé que je fuyois le Chevalier; l'espérance de pouvoir me rejoindre & l'impossibilité où il voyoit son Rival d'en faire autant, lui causoit un mouvement de joie mali-

gne qui se dissipoit à mesure que le jour de mon départ approchoit, & qui fit enfin place la veille de notre séparation à la plus vive douleur. Et le força de me parler en ces termes.

Enfin, Madame, vous partez, & vous partez avec la barbare joïe de me voir hors d'état de vous suivre. Je ne vous verrai plus; vous me laisserez en proïe à la plus vive douleur sans me plaindre. C'est abuser, lui dis-je, du droit que vous avez de me voir que de me parler d'un amour importun; mais du moins j'ai le plaisir de penser que vous

n'en joüirez pas long-tems. Ah ! voilà, me dit-il, mon déſeſpoir ; vous n'allez à Gondez que pour vous délivrer de l'horreur de me voir... Mais non, ce n'eſt pas moi que vous fuyez ! Ce bonheur ne m'eſt pas réſervé. Ma paſſion ne vous fait ſentir que des mouvemens d'indignation, & c'eſt en vous adorant que je me ſuis fait haïr. Ma tendreſſe pourtant, Madame, pourroit mériter votre pitié, ſi vous pouviez ſonger avec quel reſpect & quelle pureté de ſentimens je vous aime. J'avoue que le diſcours de Diſenteuil me fit

rougir, je ſentis un dépit vif du reproche qu'il renfermoit.

Je partis donc avec Monſieur de Gondez, & ma chere Souville, la pauvre fille voyoit avec une inquiétude extrême l'abatement où j'étois, elle craignoit que l'effort que je me faiſois ne me coutât cher. Diſenteuil nous accompagna jusqu'à vingt lieuës de Paris; je le voyois chercher dans mes yeux le trouble de mon ame, à peine étoit-il le maître de cacher l'agitation de la ſienne. Il me dit en me quittant, je vais, Madame, travailler à méri-

ter votre amitié, je vais tâcher à surmonter ma passion & me réduire à l'estime respectueuse que j'ai pour un caractere aussi estimable & une vertu aussi rare que la Vôtre. Votre estime, lui dis-je, m'est précieuse autant que votre amitié m'est chere. Je serai contente lorsque je pourrai me livrer à l'une & à l'autre en votre faveur.

Lorsque je fus arrivée en Bretagne, j'appris de mon frere que Disenteuil travailloit à accommoder son Procès; cette nouvelle me fit craindre qu'il ne me suivit de près, mais mal-

gré les propositions avantageuses qu'il fit, l'accommodement manqua.

Monsieur de Gondez étoit toûjours occupé à me donner tous les plaisirs que peut fournir la Campagne ; il attiroit chez lui tous ceux qu'il croyoit assez bonne compagnie pour m'amuser ; sa joie étoit extrême lorsqu'il me voyoit quelque gaïeté, & je me faisois souvent effort pour lui paroître gaye. Il avoit un fort bel équipage de chasse, il me donnoit tous les jours ce plaisir ou celui de la pêche, que j'aimois autant que j'étois capable d'aimer

quelque chose dans la si-tuation où j'étois.

Toute la Noblesse à vingt lieuës à la ronde me visita, j'étois presque à l'égard de la Province ce qu'est une nouvelle Comédie à l'égard de Paris, c'étoit un air de m'avoir vûë, de parler de moi, & de loüer ou de critiquer mon esprit, mes manieres & ma figure. Quelle confusion qu'une maison où l'on se trouve vingt ou trente maîtres! Que de complimens qui ne sont entendus ni de celui qui les fait, ni de celui qui les reçoit! Quelle multitude de paroles sans conversation!

Il n'eſt pourtant pas poſſible de ſe ſauver de ces inutilités faſtidieuſes, je vis qu'il falloit les eſſuyer, & je pris mon mal en patience.

Mademoiſelle de Juſſi m'écrivoit ſouvent; le ſtile leger & badin de ſes Lettres faiſoit diſparoître ma mélancolie pour quelques momens. Elle me mandoit toutes les nouvelles de Paris, & les habilloit d'une maniere ſi plaiſante & ſi ſinguliere, que ſon commerce étoit pour moi une eſpece de remede contre la triſteſſe qui me dévoroit intérieurement. Je la payois

mal du plaisir que ses Lettres me faisoient ; la Province ne me fournissoit pas des fonds aussi heureux que Paris lui en fournissoit ; d'ailleurs je crois que mes Lettres se ressentoient de la situation de mon ame.

Il y avoit quatre mois que j'étois à Gondez, lorsque Disenteuil y arriva. Comme je me flatois sur les dernieres paroles qu'il m'avoit dites en partant de Paris, je crus de bonne foi qu'il ne vouloit plus que m'estimer, je le vis donc arriver avec plaisir, mais que Disenteuil étoit éloigné d'une guérison que je

ſouhaitois avec tant d'ardeur.

Un jour que je me promenois ſeule avec lui, il me dit, vous me revoyez, Madame, auſſi coupable que vous m'avez laiſſé; Paris, ſes plaiſirs, que dis-je, ma raiſon éclairée de la vôtre, mon devoir, rien n'a pu triompher de la violente paſſion qui me dévore, & j'arrive à Gondez plus épris que jamais de vos charmes. Je ſçais tous les maux que je me prépare, en vous parlant d'un amour qui malgré toute ſa pureté bleſſe votre vertu; je le ſçai, je la connois cette vertu,

je la respecte; mais, deussai-je en mourir à l'instant, je ne puis me refuser la triste douceur de vous dire que je vous adore. Quoi! lui dis-je, vous ne voudrez jamais vous faire un véritable effort pour triompher d'une foiblesse qui ne vous rendra jamais que malheureux! Comme votre amie je suis touchée de votre égarement; mais quand je songe que je le cause, je le déteste. Vous le détestez, Madame, me dit-il, d'un ton pénétré de douleur, & je puis sans mourir vous entendre me le dire. Ah! Madame, continua-t-il, ne

ne me reprochez plus cet amour qne toutes mes réflexions nourrissent dans mon sein plûtôt que de le détruire. Que n'ai-je point tenté pour vous oublier ? Qu'ai-je gagné ? Ma passion en est devenue plus violente. Eh bien ! lui dis-je, fuyez-moi, obtenez du moins de votre raison cette premiere victoire, & ne me revoyez que digne de toute mon estime & de mon amitié. Quel remede ! Madame, s'écria-t-il, non, je n'ose y penser. Quoi ? je ne vous verrois plus ! Ah ! laissez moi du moins auprès de vous ; je sçai que je vous

verrai toûjours ſevere & ſans pitié, mais je vous verrai...... ſans travailler, lui dis-je, bruſquement, à ſurmonter une foibleſſe dont vous me parlerez toûjours, & que je voudrois pouvoir oublier pour votre gloire & pour n'être plus arrêtée dans les ſentimens d'amitié que j'ai pour vous ? .... Il garda un inſtant le ſilence ; mais le rompant il me dit, il faut, Madame, vous faire un ſacrifice. Je ne vous parlerai plus de l'amour que j'ai pour vous : je vous promets de lui commander aſſez pour que vous ne vous en apperceviez plus, mais

aussi, Madame, épargnez-moi la douleur de me fuir; oubliez que j'ai parlé, & traitez-moi du moins comme un homme que vous ne haïssez pas. Respectez la parole que vous venez de me donner, lui dis-je, & vous connoîtrez que mon amitié pour vous est sincere. Peu de jours après cette conversation, je trouvai sur la table de mon Cabinet ces vers-ci.

J'ai promis, je tiendrai, l'amour
m'en fait la loi,
Un austère devoir me condamne
au silence.
Je ne suis plus maître de moi.



Esclave infortuné d'une double puissance
Sans me plaindre jamais, en soûpirant toûjours
Je verrai la fin de mes jours.

Je ne me plaignis point de cette marque de la tendresse de Disenteuil. Il prit avec moi une maniere de vivre réservée, & il ne me montra plus que de l'attention & de l'empressement pour aller au-devant de tout ce qui pouvoit m'amuser.

Il apprit à son oncle que Calemane le suivoit & qu'il arriveroit dans peu de jours: ce Calemane étoit un Gen-

til-homme Gascon âgé de cinquante ans. Monsieur de Gondez m'en avoit cent fois parlé comme d'un honnête homme plein d'esprit & de mérite, mais d'un caractere singulier. Disenteuil lui dit qu'il venoit dans le dessein de se retirer à Vannes pour y finir ses jours. Il en fut surpris (car il ne pouvoit pénétrer la raison de cette retraite,) il connoissoit Calemane pour Philosophe, mais pour Philosophe voluptueux, & Vannes lui paroissoit peu propre à lui procurer des plaisirs de son goût. Vous serez charmée, me dit-il,

de le connoître, & je me trompe bien si vous ne faites grand cas de son commerce. Il arriva peu de jours après Disenteuil, ainsi l'impatience que Monsieur de Gondez m'avoit donnée de le connoître fût bientôt satisfaite. Il me le présenta avec des termes qui marquoient son estime & son amitié pour cet ami : je trouvai une belle phisionomie à Calmane. Il me fit son compliment en homme du monde, il en fit un à Monsieur de Gondez dont j'étois le sujet, & dans la tournure de ce dernier, je sentis ce que le Comte

m'avoit dit qu'il avoit des expressions qui lui étoient propres, & qu'il répandoit du guai & du vif dans les discours dont les fonds étoient souvent très-sérieux. Ce ne sera pas à Vannes que vous demeurerez mon cher Calemane, lui dit mon mari, tant que je serai à Gondez, & je vous crois assez mon ami pour y rester avec plaisir.

Quelques jours après son arrivée, Monsieur de Gondez le pria de m'apprendre quelqu'unes de ses avantures & quelques particularitez de ce qui le regardoit, il ajoûta qu'il m'avoit pro-

mis d'exiger cette complaisance de lui. J'y joignis mes instances en lui disant, que je me faisois une idée aimable de lui entendre compter des choses, sans doute, singulieres & dites avec le feu & l'agrément qu'il avoit dans l'esprit. Je crois qu'il faut être, répondit Calemane, ou un Heros, ou un Homme considérable qui ait essuyé de grandes révolutions dans sa vie pour que le récit en soit intéressant, & je ne suis ni l'un ni l'autre. Oh! Monsieur, lui repliquai-je, je n'ai point l'esprit gâté par la lecture des Romans, je les haïs à la

mort, ſur tout ceux qui viſent au merveilleux : j'aime la lecture, mais c'eſt celle qui inſtruit : les avantures d'un particulier Narées avec ſimplicité & vérité me plairont toûjours infiniment mieux que celles des Cirus & des Artabans (dont de bonne foi je ne ſçai que les noms) la lecture d'un ſeul tome de ces livres qui ne finiſſent point, m'a dégoûtée pour toûjours de ce genre d'ouvrage. Si vous cherchez, Madame, me répondit Calemane, à vous inſtruire & à vous faire des regles de conduite, en réfléchiſſant ſur des faits hiſ-

toriques, je crois que le récit de mes avantures vous sera d'une petite utilité. Je ne suis ni bon à imiter, ni même imitable. Le Comte de Disenteuil, moins charitable que son oncle, vous a parlé de moi, je le vois bien, comme d'une espece de fou dont le sérieux est quelquefois réjoüissant, je le lui pardonne d'autant plus qu'il vise, ne lui en déplaise, un peu à ce caractere : comme il faut pourtant tirer parti de tout à la campagne, j'obéirai; mais cette campagne, séjour de liberté, sera mon excuse, s'il m'échappe quelque trait

qui passeroit peut-être pour trop vif s'il étoit débité dans un cercle en forme.

Vous allez peut-être vous plaindre de moi, Madame, de vous faire écarter du sujet qui fait uniquement votre curiosité. Mon histoire pourroit se passer du recit de Calemane, mais j'estime trop ce Gentil-homme pour ne pas vous le faire connoître. Je ne le puis bien qu'en le laissant parler lui-même. Ecoutez le.

Je suis né dans une de ces petites Provinces qui composent le Gouvernement de Guienne : mon pere étoit un bon Gentil-

homme ſans illuſtration ; il jouiſſoit d'une fortune aſſez raiſonnable & s'en faiſoit honneur ; il avoit beaucoup d'eſprit & d'érudition ; il étoit laid, & quand il ſe maria avec une fille, belle, jeune, & de grande naiſſance, il étoit vieux ; l'attachement qu'elle eût pour lui fût ſincere ; la vie qu'elle mena pendant ſon mariage, & qu'elle a toûjours ſoûtenue dans ſon veuvage, m'a perſuadé que la nature l'avoit formée d'une pâte ſinguliere ; mon pere fût tendre pour elle ; il avoit un fonds chez lui de ſentimens que ſoixante & dix

ans n'avoient point épuisé ; sa passion ne fût jamais traversée par la jalousie ; si leur union eût été moins parfaite peut-être que sa vie eût été plus longue : il mourut dans la troisiéme année de son mariage ; j'en fus l'unique fruit : quand j'eûs atteint l'âge où la figure des hommes est déterminée, on trouvoit que je ressemblois à mon pere & à ma mere, j'avois de leurs traits, & ce mélange quoique bizarre, soûtenu d'une assez belle taille, me rendoit un Cavalier qui pouvoit se présenter avec quelque confiance ; mais cin-

quante ans, & des plaisirs variés avec peu de ménagement m'ont rendu tel que vous me voyez.

Ma mere qui m'aimoit d'autant mieux qu'elle renonça dès qu'elle fut veuve aux secondes nopces, m'envoya à Paris avec un Précepteur qui passoit au bord de la Garonne pour un Docteur, & qui ne se trouva rien moins que cela sur les bords de la Seine. Je fus mis au College, dès que mon esprit commença à se développer, on le trouva propre pour les sciences, & avec une médiocre application j'acquis des con-

noissances qui firent honneur à mon âge : ma raison se formant ensuite, je fus averti par elle de secouer le joug de certains préjugés, je suivis l'avis autant qu'il me fut possible. Sortant de l'Académie où j'avois fait mes exercices avec soin, on fut embarrassé de moi, nous étions dans une profonde paix ; quoi que j'eusse donné quelques preuves à mes camarades que je n'étois pas poltron, je me trouvois peu d'ambition pour les dignités Militaires ; je sentois qu'il falloit vivre pour soi-même, & je croyois ce

ſentiment ſage. Je n'aimois pas mieux la Robbe où ma mere paroiſſoit incliner : je la priai de me laiſſer quelque tems à Paris ; elle y conſentit, & s'en eſt depuis repentie.

Un parent de ma mere vieux garçon, voluptueux, qui depuis trente ans étoit faufilé à Paris dans les meilleures societés y fut mon introducteur. Il me diſoit qu'il prévoyoit que j'hériterois de lui du goût de la volupté, que cette même volupté abſorberoit ce qui lui reſtoit de bien, mais qu'il croyoit m'en laiſſer un très-précieux en

m'inspirant l'amour du plaisir & l'aversion de la débauche, sa mortelle ennemie. Il me mena chez ce qu'on appelle ordinairement de jolies femmes, la figure m'en plût, je disois pourtant à mon Mentor que j'étois étonné que leurs expressions toûjours les mêmes, ne différassent que par une tournure plus ou moins, mais toûjours recherchée, que de plus je craignois de ne pas toûjours les entendre. Cela se pourroit bien, me répondit-il. Elles parlent une langue qui vous est encore inconnue & qui s'appelle communément

jargon. Vous vous y accoûtumerez sans doute par les graces séduisantes qu'elles y jettent, mais souvenez-vous pourtant que c'est du jargon, qui ne peut être souffert qu'à un certain nombre de femmes gentilles, qui font dans le monde une classe plus amusante qu'estimable.

A quelques jours de-là, mon parent me mena chez une Dame qui voyoit en hommes la meilleure compagnie qu'il eût en France & quelques-unes de ces beautés au jargon. La bonne chere, le gros jeu, & les manieres aisées de la Dame

faiſoient rechercher ſa ſociété : c'étoit une femme qui n'avoit j'amais été belle, mais elle étoit pétrie d'agrémens ; elle n'avoit gueres moins de quarante ans ; ſa fraicheur & une parure de goût ſans magnificence lui en cachoit bien une dixaine ; ſa naiſſance aſſez obſcure étoit oubliée par une avanture ſinguliere, elle avoit, à ce qu'on diſoit, preſque épouſé un Etranger homme de grande qualité, qui en mourant lui avoit laiſſé du bien & le titre de Comteſſe, que perſonne ne s'aviſoit de lui diſputer.

Mon Cousin en me présentant à elle lui dit, voilà Madame, un jeune homme dont je vous prie d'avoir soin; il entre dans le monde; il est très-neuf, mais de bonne race; je vous suis obligée, répondit la Comtesse, d'une préférence qui pourra exciter de la jalousie, cependant j'accepte l'emploi, si Monsieur, en s'adressant à moi, n'y a point de répugnance. Un Disciple profite peu sous un maître qui ne lui convient pas. Je pourrois faire une réponse si je le voulois, continua Calemane, & même qui seroit raisonnable,

mais elle ne ſeroit pas de Calemane jeune elle ſeroit de Calemane qui raconte, & j'avouë que le premier fut très-ſot.

Je pris l'habitude d'aller ſouvent chez la Comteſſe. Elle me recevoit toûjours à merveille, elle ne parloit point ce langage que mon couſin appelloit jargon, rien de ſi ſimple & de ſi naturel que ſa maniere de s'énoncer; je l'écoutois & j'entendois tout ce qu'elle diſoit. Le Roi étoit à Fontainebleau, mon couſin y avoit des affaires, il m'y mena; quoique la Cour fut très-brillante, que les plai-

ſirs de tous les genres y regnaſſent, je m'y ennuyai dès le troiſiéme jour. Je priai mon couſin de trouver bon que je le quittaſſe pour retourner à Paris. Il y conſentit ſans peine, il devina bien que c'étoit la Comteſſe qui me manquoit. Il en fut charmé, car il diſoit toûjours que les jeunes gens étoient trop heureux de prendre pour la premiere fois de l'amour pour une femme d'eſprit qui n'étoit plus dans la brillante jeuneſſe, qu'ils ſe ſentoient toute leur vie de cette école.

A peine fus-je arrivé que

je courus chez la Comteſſe ; elle me demanda ſi mon couſin étoit de retour ; je lui répondis que non, & pourquoi l'avez-vous quitté ? me dit-elle, je lui avouai naïvement, & d'un ton ſérieux, que je m'étois ennuyé. Cela, peut être, repliqua-t-elle, cependant il ne faut pas vous en vanter, je puis ne pas vous déſaprouver, & vous ne riſquez rien à me dire tout ce que vous penſez ; mais il faut que vous ſçachiez que tout le monde n'auroit pas la même indulgence. J'attendrai, Madame, lui répondis-je, ſans nulle impatien-

ce que le monde m'approuve, pourvû que je ne faſſe rien qui puiſſe vous déplaire. Calemane reprit la Comteſſe, qui vous oblige à me parler comme vous faites? Ne vous ſouvenez-vous plus que je vous ai dit pluſieurs fois qu'il faut s'attirer une eſtime générale? Quand j'aurai mérité la vôtre, lui dis-je, je ne ſerai pas loin du but que vous me propoſez : permettez-moi de n'être occupé que de ce déſir. Je vous permets, me dit elle, de travailler à m'inſpirer une eſtime ſinguliere, je ne vous donnerai même nul avis

pour

pour parvenir à ce que vous paroiſſez ſouhaiter, mais pour acquerir l'eſtime du public, que je veux que vous ayez, il faut que je vous conduiſe. L'expérience que j'ai du monde m'a appris qu'il ne ſuffit pas d'avoir de grandes qualités pour mériter ſon ſuffrage, qu'il faut encore, à la honte du ſiécle, du manége pour l'obtenir, c'eſt l'uſage de ce manége que je puis vous apprendre, car il ne faut pas le mener trop loin de peur de n'être pas content de ſoi, & il faut l'être pour être heureux.

Enfin, la Comteſſe pa-

rut m'aimer, je crus l'aimer aussi, nous nous découvrîmes nos sentimens, nous les suivîmes, & nous nous trouvions heureux, lorsque cette liaison a été rompue, qu'une autre femme m'a rendu inquiet & jaloux, que j'ai fait bien des extravagances, on m'a dit que j'étois amoureux ; que j'avois tous les symptômes d'une vraie passion. J'ai vainement répondu que c'étoit plûtôt les symptômes d'une maladie dangereuse. On m'a soûtenu que c'étoit de l'amour. Si cela est, ni la Comtesse ni moi n'en avions point ; il est pour-

tant vrai que nous n'en étions pas moins heureux. J'ai souvent regreté ce tems comme le plus aimable de ma vie.

On joüoit chez la Comtesse, je devins joüeur, & il m'en coûta malgré sa générosité. Ma mere fatiguée des sommes considérables qu'elle m'envoyoit, & pressé du désir de juger par elle-même si j'avois tiré de mon éducation le fruit qu'elle en attendoit, m'ordonna de partir. La Comtesse me persuada que je devois obéir, elle m'assura que cette séparation lui coûtoit cher, mais

qu'elle ne vouloit pas que je me dérangeasse de mon devoir, j'étois charmé de ces nobles sentimens, l'espoir de revenir bien-tôt, les précautions prises pour un commerce de Lettres me firent quitter Paris & la Comtesse sans beaucoup de regret.

J'arrivai dans ma Province, j'y trouvai une mere tendre qui me prévenoit sur tout ; j'y trouvai aussi des Habitans impolis, vains, & dont l'esprit naturellement vif n'est tourné qu'à la médisance : leur penchant pour le vin les jette dans une débauche,

ſource de querelles & de diſſentions, qui me déplaiſoient fort. J'avoue que je me trouvois malheureux d'être forcé de vivre avec des gens de ce caractere ; ma mere s'oppoſoit au déſir que j'avois de revoir Paris. Voici ce qui refroidit ce déſir pour quelque tems.

Il y avoit dans notre voiſinage un Gentil-homme qualifié poſſeſſeur d'une des plus belles femmes du Royaume ; elle étoit Pariſienne ; ce mari né inquiet étoit devenu jaloux avant d'avoir ſujet de l'être ; cette jalouſie mal fondée avoit

choqué la Dame & lui avoit, je crois, fait naître le désir de la mériter. Ce Seigneur de Province étoit un peu mon parent, il demeuroit dans une très-belle terre, mais dont le Château avoit de l'air d'une Citadelle. La curiosité plus qu'un devoir de bienséance me fit rendre une visite au Marquis... C'étoit le titre non usurpé de ce Gentil-homme.

Il me reçût bien, nous fîmes grande chere, il me mena à la chasse avec un équipage des mieux tenus ; mais ce n'étoit pas contentement pour moi, je vou-

lois voir la Marquise ; j'eûs beau la demander, sous prétexte qu'elle étoit malade, je m'en retournai à Calemane sans avoir vû que le Marquis & trois ou quatre Gentil-hatres qui étoient ses parasites. Ma mere sage, mais pourtant femme du monde, qui ne pouvoit prévoir les suites d'une démarche innocente, me dit que puisque je n'avois pas vû la Marquise elle vouloit bien lui rendre une visite pour me procurer ce plaisir.

Ma mere fut donc à ce Château ; je lui servis d'Ecuyer ; nous fûmes à l'ap-

partement de la Marquise ; l'éclat de sa beauté me frappa ; sa conversation m'annonça de l'esprit. Le Marquis qui sortit pour aller donner quelques ordres me fournit occasion de dire des choses galantes que j'avois apprises dans le commerce de ma Comtesse & que je crus ne pouvoir mieux placer. La Dame y répondit avec délicatesse ; sa beauté sans art, & un air de langueur la rendoit mille fois plus charmante que l'air trop enjoüé & trop recherché qu'affectent souvent des femmes qui plairoient peut-être mieux sans

ce mauvais fard. Tant de graces me causerent un mouvement intérieur qui m'empêcha de dormir de toute la nuit.

Je m'étois fait une habitude de raisonner sur tout bien ou mal, & charmé déja de la Marquise, je me disois à moi-même que dans la contrainte où elle vivoit par la bizarrerie d'un mari, elle ne pouvoit que le haïr. Que haïr son mari étoit une disposition du cœur favorable pour un amant, dont le caractere doux & complaisant opposé à celui d'un jaloux devoit porter une femme à la dou-

ce vengeance que lui offroit l'amour. Je me disois aussi qu'il ne falloit pas croire que les Italiennes & les Espagnoles eussent un caractere particulier qui les déterminât à abreger les soins mistérieux qu'on leur donne. Que les femmes étoient les mêmes par tout; de-là, je concluois que ce n'étoit que les usages d'Italie & d'Espagne qui les révoltoient & qui avançoient les affaires des amans. Qu'une Françoise assez malheureuse pour être dans son pays la victime de ces usages ridicules, devoit être servie comme le sont

ces femmes qui vivent dans une éternelle captivité, & que sans doute elle approuveroit une conduite hardie qui peut-être la révolteroit si elle joüissoit d'une pleine liberté.

Avec ces raisonnemens j'atrapai le jour, plein de ces idées, je me leve, je cours les Jardins & les Parterres, je furete par tout: je trouve une jeune Païsanne que j'avois vûe dans l'appartement de la Marquise faisant office de femme de chambre, je lui parle, elle cause en fille de son âge, elle m'apprend la triste vie de sa maîtresse; je la plains,

elle me remercie ingénuement pour elle ; je la quitte, je trouve une heure après la Marquiſe dans la Chambre de ma mere : elle me fait connoître d'une maniere fine qu'elle ſçavoit la converſation que j'avois eûe avec la petite Païſanne qu'elle appelloit ſa Dame d'atour. Je jugeai par ce diſcours qu'on avoit déja interprêté mes regards & qu'on donnoit une approbation tacite à ma paſſion. La préſomption fidelle compagne des jeunes gens acheve de me déterminer à entreprendre. Nous devions partir le

lendemain, j'écris une Lettre où ma tendresse étoit enveloppée dans des expressions qui marquoient combien j'étois sensible à l'état de la Marquise. Le matin je reviens au parterre, j'y trouve Toinette, c'est le nom de la petite Païsanne. Je lui fais amitié & lui remets ma Lettre, en la priant de la donner à sa maîtresse. J'en paye le port grassement, il est reçû sans façon & sans mystere. Nous partons, & la Marquise avant de nous séparer trouve le secret de dire dans une conversation générale que

l'ingratitude étoit le vice le plus odieux, & que le désir d'obliger, même sans effet, engageoit un bon cœur à une vive reconnoissance.

J'arrive à Calemane sans prévoir nulle suite de ce que j'avois fait. J'étois inquiet & ne sçavois quel parti prendre lorsqu'un Païsan me vint demander à l'entrée de la nuit. Ce Païsan me rendit mystérieusement une Lettre de la Marquise. Elle me mandoit que dans le peu de tems qu'elle m'avoit vû, elle avoit jugé que je n'étois pas fait pour demeurer dans le fonds d'une Pro-

vince où sa mauvaise étoile l'avoit confinée ; qu'elle m'estimoit trop pour me souhaiter un pareil sort ; que je lui avois paru m'interresser au sien ; que la contrainte où elle vivoit justifioit une démarche aussi hardie que celle de demander à un jeune homme une visite nocturne & hasardeuse. Qu'elle n'avoit cependant que ce moyen pour m'instruire de ses malheurs ; qu'elle attendoit de ma pitié les secours qu'elle m'expliqueroit ; que le petit Païsan frere de Toinette me diroit ce qu'il falloit faire pour lui procurer le plaisir de me voir.

Ce Méſager me dit (en homme qui avoit en chemin répété plus d'une fois ſa leçon) il faut, Monſieur, que vous arriviez à demie-heure de nuit à un quart de lieuë du Château, près d'une mazure vous quitterez le grand chemin; vous gagnerez par la prairie; vous arriverez à la petite porte du Parc, j'en ai la clef, je vous attendrai & vous menerai par derriere la paliſſade juſqu'à une porte de l'eſcalier dérobé qui mene à l'appartement de Madame où ma ſœur vous conduira.

Je fus enchanté de pré-

voir que je verrois en liberté une personne dont l'idée m'étoit toûjours présente. Je renvoyai le petit Païsan satisfait, je lui fixai le rendez-vous au lendemain (encore le terme me paroissoit-il bien long) je chargeai le petit bon-homme d'une Lettre, elle étoit courte, j'y exprimois mes sentimens d'une maniere où ma naissante passion perçoit à travers les tours les plus respectueuses. Que votre imagination en cherche les termes que j'ai oublié, je n'y perdrai rien si mon récit vous a assez attaché pour vous forcer à

faire cette petite opéra-tion. Je donnai ordre à un vieux valet de Chambre de se tenir prêt pour m'accompagner le lendemain. Je partis trop-tôt, mon impatience me fit voir quatre heures pour six à ma montre. J'arrive à la masure, je m'apperçois de mon erreur par le grand jour & je m'écrie sans chanter, car j'eûs toûjours la voix assez vilaine pour n'oser chanter même quand j'étois seul.

Ah! j'attendrai long-tems, la nuit est loin encore.

Je me détourne de mon chemin, & me ressouvenant

qu'à une demie lieuë de-là il y avoit un bois très-fourré où j'avois chassé le Sanglier, j'y pique, je mets pied à terre & je me cache dans le plus épais. Durand, c'étoit le nom de ce vieux domestique (qui après avoir servi mon pere m'avoit élevé) homme plein de valeur & de probité, mais grand moraliseur. Je l'avois toûjours plus écouté que le Docteur à qui on avoit confié mon éducation & dont je vous ai parlé. Durand, dis-je, avoit acquis par-là un droit de remontrance qui me fâchoit ou me réjoüissoit se-

lon la disposition où me trouvoit sa harangue. Voici comme il s'y prit dans cette rencontre.

Mon expérience me fait juger, Monsieur, que l'agitation qui paroît sur votre visage; les précautions de marcher seul avec moi; les chemins détournés que vous prenez; enfin l'ordre que vous m'avez donné que vos armes & les miennes fussent en bon état; tout cela, dis-je, me fait juger que vous avez une affaire d'honneur; je m'estime très-heureux du choix que vous avez fait de moi pour vous suivre; je suis

prêt à tout; mais, Monsieur, trouvez bon que je vous représente qu'il n'en faut venir à de certaines extrémités, que pour éviter la honte de passer pour foible & que...., je ne pus m'empêcher de rire, ce qui étonna & picqua même le bon Durand à qui je dis, va; je n'ai pas besoin de ta valeur dont je fais cas, l'aventure ne roule que sur moi, demeure tranquille; je recommanderois à un autre d'être discret, mais tu sçais quand il faut l'être. Alors Durand défronça son vieux minois : la nuit étant arrivée nous remontâmes à cheval.

Me voilà à la porte du Parc; j'y trouve mon Introducteur, il me mene le long d'une Charmille jusqu'à l'escalier dérobé; il me consigne à Toinette; & Toinette m'introduit dans le Cabinet de la Marquise. Qu'on a d'obligation, me dit-elle, à un homme qui par un pur mouvement de pitié risque autant que vous le faites; car je ne vous le cache point, nous serions tous perdus si nous étions découverts. Rassurez-vous, Madame, repliquai-je, nos précautions sont justes; bannissez une crainte inutile, je viens vous offrir tout ce

qui peut dépendre des soins & de l'audace d'un homme animé par le plus violent désir de vous plaire & de vous être utile. Lors la Marquise me voulut conter les manieres dures de son mari, j'en craignois le détail. Les momens me paroissoient chers. Je lui fis connoître que j'en sçavois une grande partie, & j'ajoûtai qu'il ne s'agissoit que du remede. Le remede, me dit-elle, est d'instruire ma famille, vous la connoissez, elle a du crédit, mais je n'en ai nulle nouvelle, j'écris inutilement, on enleve mes Lettres, & celles

que je pourrois recevoir ont le même ſort. Vous n'êtes point fait, continua-t-elle, pour reſter dans ce climat barbare, Paris eſt le ſéjour qui convient à un Cavalier de votre mérite, allez y joüir des plaiſirs qui vous y attendent, & travaillez quelques momens à la liberté d'une malheureuſe qui n'eſpere qu'en vous. Ces derniers mots furent prononcés d'une maniere touchante; la Marquiſe les accompagna de quelques larmes. Qu'elle me parut belle dans ce moment! je l'aſſurai que je n'oublirois rien pour la ſervir;

vir ; que j'allois préparer mon départ, quoique de bonne foi je pensasse dans cet instant de le différer, ne pouvant me résoudre à quitter si-tôt cette aimable infortunée. Je lui dis que j'avois quelques mesures à prendre avec ma mere. Elle m'approuva, l'espérance vint à son secours, ses larmes se secherent, la Marquise devint vive, son esprit & son imagination se développerent. Que de charmes ! ma passion croissoit à chaque instant, j'étois écouté sans colere, on me loüoit, on me remercioit des services que je de-

vois rendre, une ſorte de déſordre dans notre converſation n'en diminuoit point le plaiſir; le danger où nous étions fut oublié. Toinette nous vint dire que le jour alloit paroître, nous refusâmes d'abord de la croire, mais nos montres furent de l'avis de Toinette. La Marquiſe ne me cacha point le regret qu'elle avoit de me voir partir; ma paſſion vivement exprimée l'avoit touchée & avoit chaſſé la crainte. Je pars donc après avoir obtenu avec peine de la revoir à trois jours de-là, car la crainte revint joüer ſon

rólle, & succeda au plaisir qui l'avoit bannie.

Ces visites mystérieuses avoient déja duré trois mois. Quel tems heureux que celui où l'on est toûjours occupé du plaisir que l'on vient de prendre, ou de celui qui nous attend! Lorsqu'un accident assez comique pensa être suivi d'une catastrophe funeste. Je descendois à mon ordinaire sans lumiere par le petit escalier de la Marquise, je trouvai quelque chose sous mes pieds, je fis un faux pas, ce quelque chose avoit du mouvement & se jetta sur moi, j'étois

prêt à lâcher un coup de pistolet quand mon assassin se fit connoître par la voix : c'étoit un grand Levrier qui par hazard se trouvoit couché dans cet escalier ; le Levrier n'étoit pas traitable, je le repousse, il me poursuit jusques dans le Parc, je m'y trouve assailli tout d'un coup par une quinzaine de chiens accourus aux clameurs de leur camarade, je fais ma retraite, tantôt en leur donnant quelque coup de plat d'épée (car je ne voulois pas répandre de sang) tantôt en leur parlant très-honnêtement, enfin ils m'ac-

compagnent jusqu'à la petite porte du Parc : là je me crois garanti du sort d'Acteon, je tourne le dos ; mais le traitre de Levrier dont la colere m'avoit paru ralentie s'avise de vouloir me joindre une seconde fois, je me sauve, & ferme la porte sur moi ; je trouve Durand qui soupçonnoit bien que cette chasse à pareille heure pouvoit me regarder. Quand je fus à cheval, je ris de mon avanture, au grand scandale de Durand, qui s'apperçût qu'il y avoit un peu de sang au bas de mon juste-au-corps. Il me fait

arrêter, me viſite, il voit que ma culote eſt déchirée ; je porte la main à la déchirure, je trouve qu'il me manque un morceau de chair, qui ſans doute avoit reſté au pouvoir du Levrier dont je n'avois point ſenti la morſure ; je fus obligé d'être un peu de travers à cheval, ne pouvant appuyer ſur la partie affligée.

Enfin, me voilà arrivé chez moi. Seconde viſite de Durand, emplâtre au bout ; je laiſſe tout faire par complaiſance ; je ris de nouveau. Ce ris immoderé ne marque pas une tète

bien timbrée ; je ne l'ai jamais eue trop bonne, & j'étois bien jeune. J'aurois dû penser que je pouvois avoir été apperçû par quelque domestique éveillé par le bruit des chiens qui m'avoient poursuivi, & que c'en étoit assez pour exposer ma chere Marquise à de grands malheurs. C'es idées ne me vinrent point, je me faisois un plaisir de faire un récit plaisant à la Marquise de mon embarras à me défendre de cette troupe d'animaux qui m'avoient fait très-vilainement les honneurs de son Château, & je comptois qu'elle

en riroit. Pourquoi faut-il que les hommes dans l'âge de plaire ne raiſonnent preſque jamais & que lorſqu'ils peuvent le faire, cet âge aimable ſoit déja loin d'eux.

Le troiſiéme jours après mon avanture, & c'étoit celui que je devois revoir la Marquiſe. Le petit Païſan me rendit de grand matin une Lettre dont voici les termes.

Quelle a été ma frayeur la nuit de Mercredy ! je vous voyois en péril ſans pouvoir vous ſecourir ; Toinette m'a tenu preſque mourante dans ſes

bras, & je n'ai réfléchi sur le danger où je me trouvois que lorsque j'ai jugé par un grand silence que le vôtre étoit passé. Le lendemain j'ai examiné avec attention mon tiran, il m'a paru le même, je ne l'ai trouvé ni plus brusque ni plus doux : cette égalité, qui jusqu'à présent a fait mon malheur, m'a rendu un peu de tranquillité. Non, il ne sçait point que la pitié pour une infortunée vous fait tout entreprendre pour la consoler, mais il pourroit le sçavoir ; la fortune n'est pas toûjours favorable. Il est tems que vous alliez travailler à ma délivrance, dont je ne sentois presque plus le désir ; une in-

térêt plus que le mien le fait revivre aujourd'hui. Si vous ne recevez point de mes nouvelles, venez prendre congé de moi dans six jours. Il me faut ce tems pour m'affermir dans le dessein de vous ordonner de partir, Je crois que ce terme vous est nécessaire pour vous résoudre à m'obéir, & qu'il vous en coûtera pour faire une démarche utile à notre bonheur.

Cette Lettre me fit une impression si vive que les termes m'en sont encore présens ; j'y fis une réponse que je supprime : un vieux reste d'amour propre me fait sentir que je le dois. Il

ne ſaut pas que les hommes ſe flâtent, ils n'écrivent point comme les femmes, lorſqu'il s'agit d'exprimer les mouvemens du cœur & la délicateſſe des ſentimens. Les tournures fines pour les mettre au jour, le choix des termes ſimples, mais toûjours heureux, tout cela ſe trouve dans les Lettres des Dames, même leurs négligences de ſtile ont des graces; l'exactitude dont nous nous picquons jette du froid & de l'ennui. Enfin nous ſommes d'inſipides Grammériens, tandis que les femmes ſont de vrais Orateurs.

Eh ! que devient la Philosophie, lui dis-je ? Comment vous êtes flâteur ? ce n'est pas-là comme on vous a défini. Point de digression séductrice, achevons l'histoire ; & répondez à l'impatience où nous sommes d'en voir la suite.

Les six jours que l'on m'avoitprescrits, continua, Calemane, s'étant écoulés très-lentement sans avoir reçû de contre-ordre, je pars avec mon fidele Acate. Après avoir quitté la mazure que vous connoissez pour gagner la prairie, je marchois le long d'une haïe vive, la nuit étoit très-

obſcure, j'entendis tirer deux coups à la fois, & j'en étois ſi près que je fus couvert du feu & de la fumée; mon cheval nullement ombrageux fit un écart qui penſa me déſarçonner & m'emporta malgré moi aſſez loin : nous entendîmes Durand & moi une voix qui crioit, Ah ! coquin tu as tiré de trop loin; Durand me dit éloignons-nous de l'embuſcade; je ſuis ſon conſeil, nous regagnons la mazure; Durand par précaution me fait prendre un chemin détourné; mon cheval reniflloit & tout le corps lui trembloit. La

Lune ayant paru dans ce moment, je vis à sa foible lueur l'avant main du pauvre animal tout en sang. Je fais mettre pied à terre à Durand qui trouve qu'une très-grosse balle lui avoit presque percé l'encolure ; ce n'est rien, me dit-il, mais croyez-moi, Monsieur, marchons vîte ; je crains que vous ne soyez suivi. Hélas ! ajoûta-t-il, je l'ai toûjours bien prévû qu'il nous arriveroit . . . . tais-toi, lui dis-je, brusquement, c'est bien le tems de moraliser. Je vis d'abord clair dans l'avanture. Je ne sçavois quel parti prendre ;

j'étois amoureux; je tremblois du péril que couroit la Marquiſe, péril annoncé par celui que je venois d'échapper. J'avois l'injuſtice dans ce moment de chercher les moyens les plus courts pour me vanger du Marquis dont je me croyois véritablement offenſé. J'étois dans ces agitations continuant mon chemin, lorſque je ſentis mon cheval chanceler, je me jette à terre, & un moment après la pauvre bête tombe & meurt à l'inſtant. Nous voyons lors, qu'elle avoit un coup près des ſangles qui fut le mortel; je

pris le Cheval de Durand & regagnai Calemane où Durand parut quelques heures après ſcellé & bridé.

Dès qu'il fut jour il arriva, ce que j'avois bien prévû; des Païſans allant au travail trouverent le cadavre de l'aſſiaſſiné; il étoit connu de tout le canton pour être à moi, & comme il étoit très-beau il interreſſoit par lui-même; ces Païſans le dirent à d'autres, & trois ou quatre Gentilhommes de mes voiſins inſtruits par eux vinrent pour ſçavoir ce qui m'étoit arrivé, & m'offrir des ſervices dont je n'avois nul

besoin. J'étois embarrassé ne voulant rien dévoiler. Mais comme il me firent tous pressentir qu'ils croyoient que j'avois eu quelque affaire d'honneur où mon cheval avoit été le malheureux, je me défendis foiblemeet & je les laissai croire ce qu'ils voulurent. Ma mere qui se trouva, lors de cette avantûre, à quatre ou cinq lieuës de Calemane chez une de mes tantes où elle prenoit des eaux minérales, m'écrivit de la venir joindre. J'obéis ; elle me demanda d'un ton sérieux avec qui j'avois eu affaire ;

qu'elle m'ordonnoit de lui parler ſans détour, pour prendre des meſures convenables : je l'aſſurai que je n'avois nulle querelle, & qu'un coup, ſans doute tiré au hazard & dans l'obſcurité, avoit fait tout le danger que j'avois couru. Elle me connoiſſoit pour homme vrai, & raſſurée par mon diſcours ſur l'idée du duël qui étoit la plus naturelle, elle me dit ; je n'en veux pas ſçavoir davantage, tâchez mon fils à devenir plus ſage, éloignez-vous de ce païs, allez meurir, s'il ſe peut dans le grand monde, une cervelle que

je crains bien qui ne vous cause plus d'une fois de la peine : partez, & dès demain, je vous l'ordonne.

Enfin, me voilà de retour à Paris où je fus plus ennuyé pendant quinze jours que je ne l'avois été à Fontainebleau après que j'eûs connu la Comtesse ; je lui rendis pourtant visite, mais que je la trouvai vieille (quoiqu'il n'y eût gueres que sept on huit mois que je l'eusse perdue de vûë.) Elle me reçût comme on reçoit un ami, rien de plus : je m'apperçûs que la bonne Dame n'avoit pas été plus oisive que moi

pendant mon abſence ; elle m'avoit appris comme il falloit ſe conduire pour réuſſir dans le grand monde, & elle apprenoit à un jeune Eccléſiaſtique homme de qualité & bien-fait, les chemins les plus ſûrs & les plus courts pour parvenir du moins à l'Abbaïe, car c'étoit une femme qui n'ignoroit de rien. Je bénis le Ciel de la trouver dans de ſi pieuſes diſpoſitions. Je la vis de loin à loin comme joüeur qui cherchoit la bonne compagnie du même goût.

J'étois toûjours très-inquiet du ſort de la Mar-

quiſe lorſque je vis arriver mon petit Païſan avec un gros pacquet qu'elle n'avoit oſé confier à la poſte ; il y avoit dedans une Lettre de créance pour un oncle qui étoit un vieux Préſident. Je tremblai comme la Marquiſe, quand j'appris que ſon mari après mon départ paroiſſoit vivre avec elle d'une maniere plus polie ; ce changement me ſembloit ainſi qu'à elle un ménagement politique qui ne préſageoit rien de bon.

Je rendis la Lettre au Préſident qui ne la lût point devant moi ; il me

reçût avec une froide gravité ; ne me parla que du Marquis, & du bonheur de sa niece d'avoir épousé un homme de ce mérite. Je ne le contredis, ni ne l'applaudis. Je vis qu'il étoit prévenu.

J'appris que le Marquis pour éloigner les soupçons qui naturellement tomboient sur lui, avoit été voir ma mere, & paroissoit prendre part en ami & en bon parent à mon accident ; il crût même pour jetter de la poudre aux yeux devoir faire sortir sa femme d'une captivité dont toute la Province

étoit instruite ; il lui rendit une liberté, du moins apparente ; la sérenité continüe que la Marquise vît sur le visage de son mari lui donna quelque confiance, la crainte que ce changemént lui avoit causée se dissipa ; elle oublia, je crois, jusqu'aux circonstances de mon avanture ; elle paya d'une complaisance séductrice le traitement doux qu'on lui faisoit. Complaisance qui la rendant plus belle aux yeux de son mari, étouffa insensiblement les mouvemens de jalousie dont il avoit été inutilement tourmen-

té : Enfin, ce bon Seigneur se persuada d'avoir rêvé, & qu'il ne pouvoit qu'avoir tort à l'égard d'une femme aussi charmante que la sienne. Epoque singuliere de réunion entre deux époux ! sans moi peut-être la dissention regneroit encore entr'eux. Les causes des actions brillantes & réputées bonnes, ne doivent point être recherchées, il est bon même d'ignorer souvent les circonstances qui les accompagnent ; malheur aux curieux trop éclairés ! ils trouvent quelques fois des vérités, mais des vérités toûjours mortifiantes

tisiantes pour eux, & dont la connoissance ne les rend pas meilleurs. J'appris par des voies sûres la parfaite liaison du mari & de la femme. Ce genre d'infidélité, le monde, & le tems me rendirent ma tranquillité, & la tranquillité me mit en état de me livrer à tous les différens plaisirs qui se présenterent.

Calemane s'arrêta & ne parut pas être en disposition de continuer; les personnes qu'on connoît complaisantes sont celles de qui l'on doit le moins exiger. Nous lui parûmes contens; il devoit avoir senti lui-mê-

me que nous l'étions par notre attention, qui venoit moins du fond des choſes que de la maniere dont il les récitoit. Je lui dis qu'il n'en étoit pas quitte, que nous l'avions laiſſé trop jeune, & que le commencement de ſa vie nous donnoit un deſir extrême d'en ſçavoir la ſuite ; mais que nous l'en diſpenſions pour le préſent. Diſpenſez-m'en tout-à-fait, me répondit-il, & vous ferez bien. Eh ! qu'auroit pour vous d'intéreſſant un fatras d'avantures preſque jamais ſuivies ; des voyages en Italie, en Allemagne, en Angle-

terre, où mon inquiétude autant & plus que la curiosité m'a servi de guide : mon inconstance dans mes projets ; mon desir de sçavoir ; la recherche soigneuse des Gens de Lettres, & mon peu d'application à profiter de leurs lumieres : Enfin, cet esprit d'indépendance qui m'a fait négliger de m'attacher aux Puissances qui étoient assez aveugles pour me voir tout autre que je n'étois, & qui paroissoient disposées à me faire du bien. C'est ainsi que j'ai passé une vie traversée, où ce phantôme que les hommes appellent

honneur, n'a point été offensé, mais où le bien réel qui sert à leur subsistance a été très-dissipé. Heureux qu'il m'en reste encore assez pour être libre. Encore une fois, lui dis-je, il nous faut un détail, & non un sommaire ; prenez votre tems, car il nous le faut ce détail. Je ne sçai, me répliqua-t-il, qu'un moyen pour vous satisfaire & me tirer d'embarras ; il vous paroîtra bizarre & famillier ce moyen : le voici. C'est de faire parler Dubois, qui dans sa personne renferme tout mon domestique ; c'est un garçon qui mérite d'ê-

tre connu, c'eſt le même Payſan que vous avez vû Meſſager de la Marquiſe. Depuis vingt-cinq ans il a été ſucceſſivement mon Laquais, mon Valet de chambre, enfin, il eſt devenu mon maître, c'eſt un autre Durand, avec cette différence, que Durand diſoit toûjours non, & Dubois dit toûjours oui. Je ne fais pourtant gueres que ce qu'il veut. Il eſt dommage qu'il ne ſe ſoit pas attaché à quelque Grand, il auroit été loin; vif, hardi, induſtrieux, inſinuant, peu ſcrupuleux; grands moyens pour faire fortune! il a la



clef de mes affaires dont il a mené une bonne partie, mais il eſt ſecret, c'eſt-là ſa grande qualité : je lui permettrai de vous montrer mes ſottiſes, il obéira & m'en grondera en particulier. Nous nous mîmes à rire de la propoſition ſinguliere de Calemane, réſolus de tirer de lui par lambeaux ce qu'il ne vouloit pas nous donner de ſuite.

Tel fut le récit de Calemane, il nous réjoüit fort. Je ſouhaite qu'il ait le même ſuccès auprès de vous. Vous le verrez ce même Calemane agir & parler

ſouvent dans la ſuite de mon Journal, & vous ne pourrez refuſer à ce Gentilhomme de l'aimer. Vous le trouverez vif & modéré; guai & ſérieux; il avoue ingénuement les écarts de ſa jeuneſſe; ſa modeſtie l'empêche de nous dire qu'il les a mis à profit, mais ſon commerce aimable & utile nous l'apprend.

Mon mari avoit fait faire mon portrait en grand, & l'avoit envoyé à Gondez. Il avoit eu la complaiſance de me laiſſer peindre tenant un petit chien que j'aimois fort, ce Portrait étoit placé dans un grand

Cabinet de l'appartement de Monſieur de Gondez ; j'y trouvai un jour Diſenteuil qui avoit les yeux ſi attachés ſur cette peinture qu'il ne s'appercevoit pas que j'étois auprès de lui. Eh bien ! lui dis-je, qui trouvez-vous à redire ? car rien n'échappe à votre juſte critique. Rien, Madame, répliqua-t-il, comme tableau, & beaucoup comme portrait. Eſt-ce, repris-je, qu'il n'eſt pas reſſemblant ? ce ſont vos traits, me dit-il, mais les graces qui les uniſſent peuvent-elles avoir été attrapées par le peintre ? Non, Madame,

Oh ! Comte, lui dis-je, mon portrait eſt fort bien, & rien n'y manqueroit ſi je m'étois aviſée de vous demander un Quatrain pour mon Lutin, dont vous connoiſſez le mérite, vos Vers auroient juſtifié l'attachement que j'ai pour ce petit animal qui n'eſt pas bien beau, j'en conviens. Diſenteuil preſque ſur le champ me dit.

Lutin plein d'eſprit & d'adreſſe
A mille qualités, & n'a point de défaut ;
Voulez-vous ſçavoir ce qu'il vaut ?
Il eſt digne de ſa Maîtreſſe.

Vous êtes trop galand, dis-je, au Comte, mais l'Argiliere n'auroit jamais voulu mettre ces Vers dans son tableau, il se picque de vérité, vous flattez dans votre maniere de peindre, & ce mêlange lui auroit déplû. Il ne me manque pour peindre plus vrai, que l'Argiliere, me répliqua-t-il, que l'habitude du pinceau; je crois que mes idées sont plus justes & plus vives que les siennes; il est dissipé par les traits différens qu'il voit & qui chez lui font de la confusion, & moi, Madame, toûjours occupé..... Monsieur de

Gondez entra heureusement dans le Cabinet ; je lui dis les petits Vers qui venoient d'être fais. Tout ce que faisoit son cher neveu le charmoit toûjours.

Si le Comte avoit eu l'esprit plus libre, il lui seroit échappé chaque jour de ces sortes d'aimables bagatelles, il avoit pour cela un talent merveilleux, mais l'état de son cœur le rendoit rêveur & distrait ; l'état du mien produisoit les mêmes effets ; le Comte cherchoit à me dissiper ; je cherchois à le dissiper à mon tour ; il n'étoit pas content de ce que je pen-

ſois; je ne l'étois point de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame ; l'eſtime & la complaiſance mutuelle agiſſoient quelques momens ſur nous , mais la paſſion qui nous dominoit nous faiſoit ſentir bien vîte qu'inutilement nous cherchions à nous diſtraire.

Une affaire que Monſieur de Gondez avoit à Vannes l'obligea d'y aller pour quelques jours , il y mena le Comte & me laiſſa Calemane avec lequel j'avoue que je ne m'ennuyois point. Nous nous promenions ſur le ſoir dans l'avenue de Gondez lorſque

j'apperçûs trois hommes à cheval qui venoient droit à nous ; c'étoit le Chevalier de Fanime qui étant venu aux Etats de Bretagne avec Monſieur & Madame la Ducheſſe, D .... prétextoit ne pouvoir ſe trouver à ſix lieues de chez moi ſans me faire une viſite. Je le reçus avec une politeſſe froide dont il parut embarraſſé. Je le fis conduire dans un appartement, peu de tems après on ſervit ; pendant le ſouper on ne parla que de Madame de Venneville, de Mademoiſelle de Juſſi & de mon frere. Le Chevalier nous dit des

nouvelles de Paris, & sans affectation laissa échapper de certains traits qui me firent connoître qu'il étoit toûjours tel à mon égard que je l'avois crû. Je ne répondis rien qui put lui persuader qu'il étoit entendu. Calemane tout pénétrant qu'il étoit ne pouvoit sentir ni la finesse du Chevalier, ni la retenue de ma conduite.

Après le souper, je feignis un mal de tête pour me retirer, j'en avois grand besoin, l'arrivée inopinée d'un homme que je fuyois me causoit une émotion dont je n'étois pas la maî-

treſſe & que je craignois qui ne fut apperçue. Quoi que je n'euſſe jetté les yeux ſur le Chevalier qu'autant qu'il le falloit pour n'être pas incivile, je lui avois trouvé cet air & ces graces qui avoient ſéduit mon cœur malgré moi, & je voulois me délivrer de la contrainte où j'étois. Je me ſouvenois de ce qu'il m'en avois coûté pour lui cacher ma foibleſſe, lorſqu'il me ſurprit dans mon Jardin; le deſordre où ſa vûe venoit de me jetter, la méfiance que j'avois de moi-même, tout cela, dis-je, me forçoit à regarder en

tremblant le Chevalier à Gondez & me faisoit souhaiter qu'il en partit promptement.. Je passai la nuit dans ces agitations ; enfin, après biens de combats ; je m'imposai la dure loi de lui parler sans témoins, pour me plaindre de sa visite & l'engager par des raisons de bienséance non-seulement à s'éloigner, mais encore à ne jamais faire de démarche qui pût me persuader qu'il n'étoit pas guéri d'une passion dont j'étois offensée.

Je me levai le lendemain plus matin que je n'avois accoûtumé ; je fis ouvrir les

fenêtres de mon appartement (qui étoit de plein pied à un grand parterre dont les eaux jaillissantes donnoient un frais délicieux à toute cette façade du Château) le Chevalier plus diligent que moi, se promenoit déja, il vit bien que j'étois éveillée, il s'approcha, m'apperçût, & passa en faisant une profonde révérence; j'envoyai Souville lui dire que j'étois en état de le recevoir. Serai-je assez heureux, Madame, me dit-il, en entrant, pour que vous ne condamniez pas la hardiesse que j'ai eue de vous cher-

cher dans votre retraite ? quoi il eſt vrai que je vous vois ? Ah ! Madame ..... n'en dites pas davantage, lui dis-je en l'interrompant, la même raiſon qui m'a fait vous défendre de me parler de votre amour à Paris, me fait ici trouver une offenſe dans votre démarche. Je ne dois, ni ne veux vous cacher combien elle me bleſſe : en un mot, vous m'êtes indifférent, ou vous m'êtes cher : ſi vous m'êtes indifférent, l'obſtination de votre amour doit m'être infiniment à charge, & tout ce qu'il exige de vous ne peut que me dé-

plaire : si vous m'êtes cher je dois vous regarder comme un ennemi de ma gloire que je dois éviter. Quand je serois dans ce dernier cas, que vous en seriez convaincu, vous n'en seriez pas plus heureux. Ma raison vous sacrifieroit à mon devoir avec une rigueur qui ne seroit adoucie, ni par les termes, ni par le son de la voix, ni par la moindre marque de bienveillance. Quoi ! Madame, répliqua le Chevalier, votre devoir peut murmurer contre la passion respectueuse que j'ai pour vous ? Peut-il vous faire un

crime de me voir à Gondez? Si je vous ſuis indifférent ne pouvez-vous m'y ſouffrir par pitié? Et ſi j'étois aſſez heureux pour ne vous l'être pas, pourquoi m'en chaſſer avec tant de rigueur? Ah! Madame, ſerez-vous inſenſible à la douleur qu'elle me cauſe? Si pour rendre cette douleur ſupportable, lui dis-je, il ne faut que vous aſſûrer que je ne la vois pas ſans pitié, je conſens que vous vous éloigniez avec cette conſolation, mais ſongez que ma bonté dans ce moment me donne le droit de vous ordonner de partir

aujourd'hui : votre obéissance me sera une preuve de votre tendresse, & la seule qui doit me faire plaisir. Enfin, méritez par elle que je puisse me souvenir de vous sans blesser mon devoir, ni les sentimens d'estime que j'ai pour vous.

Eh bien, Madame, me dit le Chevalier, Eh bien ! il faut vous satisfaire, il faut partir ; ma soumission & mon respect pour vos ordres m'en imposent la loi. Votre fermeté m'est trop connue pour espérer que ni mon amour, ni le desespoir de vous quitter puissent vous faire rien relâ-

cher de l'ordre cruel que vous me donné. Adieu, Madame, ſouvenez-vous que je ſuis le plus tendre, le plus ſoûmis, & le plus à plaindre de tous les hommes.

La douleur que me cauſa le départ du Chevalier fut d'autant plus violente qu'il me la falut dévorer, la ſienne paroiſſoit extrême. Lorſque je fus ſeule avec Souville, je lui dis les yeux pleins de larmes. Comprend-tu l'état affreux où me laiſſe le Chevalier? Quels efforts n'ai-je point fait pour lui commander de me quitter! quel ſacri-

fice pour lui de m'avoir obéi ! que je ſuis contente de ſon reſpect ! oui, il égale ſa tendreſſe : mais hélas ! que cette obéiſſance va coûter cher à mon cœur ! je le ſens plus foible que jamais : le peu de tems que j'ai vû le Chevalier, vient de détruire l'ouvrage de huit mois de reflexions. Pourquoi s'eſt-il montré à moi toûjours tendre & ſoûmis ! Deux jours après ſon départ de Gondez, un Valet de Chambre à lui me vint faire des complimens de ſa part, & me trouvant ſeule me rendit cette Lettre.

Le ton absolu dont vous m'avez ordonné de partir de Gondez me persuade, Madame, que vous me croyez à Renne encore trop près de vous : je m'en éloigne avec la triste pensée que ce n'est qu'en vous évitant toûjours que je ne vous deviendrai pas odieux. Je ne murmure point de cette extrême rigueur ; est-ce-là le prix d'une tendresse qui ne fut jamais ambitieuse & qui n'a jamais dû allarmer un caractere comme le vôtre ? Mon respect ne s'est jamais démenti : mais que fais-je, Madame, est-ce le tems de justifier ma passion ? N'est-ce point enfreindre vos ordres ? Oui sans doute, & je dois

dois même pour vous obéir parfaitement ne pas ſoulager une douleur vive en vous la peignant foiblement. Juſte Ciel! quel eſt mon ſort, & que je ſuis à plaindre!

Je l'avoüerai, je ne pus ni retenir ni condamner les larmes que je verſai à la lecture de cette Lettre. Ce ſeroit, me diſois-je à moi-même, un crime de montrer la douleur dont je ſuis pénétrée, mais en eſt-ce un de me plaindre ſans témoins? devoir n'eſt-tu pas content? ne viens je pas de te ſacrifier? l'amour le plus tendre? car

c'eſt le ſacrifier que de le tenir toûjours caché. Qu'as-tu donc à me reprocher ? la paſſion du Chevalier eſt violente, mais ſon reſpect eſt extrême : il ne demande qu'un mouvement de pitié, & je ne lui montre que des rigueurs. Après ces premiers mouvemens je reviens à moi honteuſe de m'y être trop abandonnée. Quoi ! dis-je, j'aime le Chevalier & j'oſe ne pas condamner mes ſentimens : je fais plus, j'applaudis aux ſiens : eſt-ce ainſi que je veux l'oublier ? puis-je ſans rougir le trouver innocent lorſqu'il m'arrache des lar-

mes ? Non, ne ſongeons plus qu'il m'aime que pour le regarder comme mon ennemi mortel. Que ces agitations différentes ſont cruelles !

Monſieur de Gondez & Diſenteuil arriverent quelques jours après, je leur dis que le Chevalier de Fanime ſe trouvant aux Etats étoit venu me voir. Diſenteuil parut troublé à cette nouvelle : je vis ſur ſon viſage combien elle allarmoit ſa tendreſſe, mais comme j'avois ſeule la connoiſſance de ſon cœur, je pouvois ſeule en lire les mouvemens dans ſes yeux.

Monsieur de Gondez me fit reproche de n'avoir pas engagé le Chevalier ou à rester plus long-tems où à revenir à Gondez. Je lui en ferai mes excuses, me dit-il, lorsque nous irons à Rennes, & je serai charmé de le voir.

Quelques mois après une affaire indispensable rappella Monsieur de Gondez à Paris; il mit tout en usage pour m'obliger d'y revenir, mais je me servis de tout le pouvoir que j'avois sur lui pour qu'il me laissât à Gondez & je l'obtins.

Nous étions au fort de l'hiver, la saison étoit des

plus rudes ; j'avois un tendre attachement pour Monsieur de Gondez, ainsi je le vis partir avec une véritable affliction. Disenteuil partit avec lui ; il me quitta avec une douleur muette qui me fut sensible, & je ne me défendis point du mouvement de pitié que m'arracha l'estime que j'avois pour lui.

Me voilà seule à Gondez avec Calemane qui m'étoit tendrement attaché. Je tombai dans une mélancolie qu'il n'attribua qu'à la solitude, que presque toutes les femmes ne peuvent soûtenir. Pour me la rendre

plus ſupportable il me propoſa de faire un uſage fréquent de la lecture qu'il ſçavoit que j'aimois aſſez. Il me dit que les matieres que nous choiſirions nous fourniroient des occaſions de raiſonner ; que c'étoit un amuſement digne de moi. J'acceptai la propoſition ; j'eſpérai que cette occupation donneroit à mes rêveries moins d'avantage ſur moi. Ce genre de vie avec Calemane me faiſoit grand plaiſir ; il donnoit occaſion à des converſations qu'il rendoit charmantes & toûjours utiles pour moi.

Il y avoit près de trois mois que Monſieur de Gondez étoit à Paris lorſque je reçûs une Lettre de mon pere qui m'apprenoit que depuis huit jours mon mari avoit une groſſe fievre. Je ſentis dans ce moment la douleur qu'un ſincere attachement peut cauſer. Monſieur de Gondez étoit vieux ; mon premier mouvement fût de craindre pour ſa vie : je me préparai ſur le champ à prendre la poſte pour aller le ſecourir de mes plus tendres ſoins. Calemane fit mille efforts pour m'empêcher de partir ; Diſenteuil

lui avoit écrit & lui mandoit que son oncle étoit à toute extrémité. Ce tendre ami craignoit que je n'arrivasse à Paris que pour voir expirer Monsieur de Gondez ; mais voyant qu'il ne pouvoit obtenir de moi de ne pas courir à son secours, il me pria de trouver bon qu'il m'accompagnât, il me dit que son amitié pour moi & pour Monsieur de Gondez ne lui permettoit pas de me laisser partir seule dans la vive inquiétude où j'étois. Je le remerciai de ses soins obligeans, & j'acceptai qu'il fit le voyage.

Nous partîmes le lendemain au point du jour, mais je n'avois pas fait vingt lieuës que je vis un Valet de Chambre de Disſenteuil qui me rendit cette Lettre.

Qu'il eſt cruel pour moi, Madame, d'être obligé de vous donner une nouvelle qui va vous pénétrer de la plus vive douleur. Nous venons de perdre Monſieur de Gondez : ce malheur m'annonce peut-être le ſeul auquel je puis encore être ſenſible. Dès que j'aurai rempli de triſtes devoirs je me rendrai auprès de vous, dans l'unique deſſein de mêler mes larmes

aux vôtres, & de vous instruire de vos intérêts qui me seront toûjours infiniment plus chers que les miens.

Je ne sçaurois vous exprimer, Madame, à quel point je fus pénétrée de douleur à cette nouvelle ; Monsieur de Gondez méritoit mes plus tendres regrets par la tendresse & par l'estime qu'il avoit toûjours eu pour moi. Il n'avoit pas dépendu de la douceur de son caractere & de ses complaisances que je n'eusse été la plus heureuse de toutes les femmes, & j'aurois été la plus

ingrate ſi je n'avois pas ſenti vivement ſa perte. Diſenteuil avoit écrit en même-tems à Calemane ; il lui recommandoit en des termes pleins d'amitié pour lui, & pleins de tendreſſe pour moi, de calmer par ſes ſoins la douleur qu'il étoit perſuadé que j'aurois. Servez-vous mon cher Calemane, lui mandoit-il, de tout votre eſprit & du pouvoir qu'une juſte eſtime vous donne ſur celui de Madame de Gondez, pour l'empêcher de ſe laiſſer abattre ; raffermiſſez-la contre un malheur que ſa raiſon doit lui faire voir ſans

remede. Votre ſenſibilité, me dit Calemane eſt louable, cependant, Madame, je dois vous repréſenter que de la porter trop loin ſeroit plutôt une foibleſſe dans une femme de votre caractere qu'une preuve d'attachement : faites-vous violence pour ſurmonter une affliction juſte il eſt vrai, mais qui ne vous rendra jamais ce que vous venez de perdre. Calemane ſe faiſoit un effort extrême pour me faire prendre un parti raiſonnable, & pour me cacher combien dans ce moment il jouiſſoit peu lui même de cette fermeté

d'ame à laquelle il m'exhortoit (car il étoit aussi touché que moi de la perte d'un homme qui étoit pour lui un ami essentiel.) Il me fit revenir sur mes pas à Gondez. En y arrivant je reçus une Lettre de mon pere qui m'ordonnoit de me rendre incessamment à Paris. Disenteuil arriva vingt-quatre heures après que j'eus reçu cette Lettre. Il me trouva dans un abattement qui ne le surprit pas; l'estime qu'il avoit pour moi lui avoit annoncé l'état où il me voyoit. Après avoir donné des pleurs ensemble à la mort de Mon-

ſieur de Gondez, il me parla en ces termes.

Il faut, Madame, prendre ſon parti dans les malheurs où il n'y a point de remede. La fermeté d'ame, qui vous caracteriſe, vous y engage, & votre affliction ne doit pas vous empêcher de penſer à vos affaires domeſtiques. Jettez les yeux ſur le Teſtament de mon oncle ; il m'en a fait en mourant le dépoſitaire. Vous y trouverez des marques de ſa tendreſſe pour vous & de ſon amitié pour moi. Il tira lors un papier de ſa poche. Ah! Comte, m'écriai-je, je ne veux

point voir ces témoignages de la tendresse de votre oncle pour moi. Ils ne peuvent que redoubler mes larmes. Eh bien ! Madame, répliqua-t-il, réservons à traiter cette matiere quand vous serez de retour à Paris ; j'y remettrai cette derniere disposition des volontés de mon oncle entre les mains de Monsieur le Comte de Brionzel ; je l'instruirai de tous vos véritables intérêts, je suis le plus sûr interprête des volontés de Monsieur de Gondez mourant, & si par malheur celui qui les a rédigées par écrit y avoit mis quelque

obſcurité, c'eſt à moi de la faire diſparoître ; je le ferai ſans nulle autre vûe que celle de remplir mon devoir. Non, lui répliquai-je, je ne vous chargerai point de cette commiſſion, je vous devine, & je dois penſer comme vous. Vous déguiſez en vain des mouvemens de généroſité que je vous pardonne, mais qui m'offenſeroient ſi vous en étiez la victime. Ne parlons plus d'affaire, continuai-je, remettons ce détail à un autre tems, & croyez que je ſuis pénétrée de vos manieres ; elles ne ſe ſont jamais démenties :

heureuſe ! ſi vous êtes content de l'aſſûrance que je vous donne que de tous les hommes vous êtes celui que j'eſtime le plus, & pour lequel ma confiance eſt la plus parfaite. La généroſité de Diſenteuil; ſa délicateſſe à la déguiſer ne me ſurprirent point ; accoûtumée à voir de près cet homme vertueux, j'étois accoûtumée à l'admirer ; & il en fourniſſoit ſans ceſſe les occaſions.

Madame de Venneville m'écrivit ſur la perte que je venois de faire ; je trouvai dans ſon paquet une Lettre du Chevalier de Fa-

nime: il avoit aſſez d'eſprit & me connoiſſoit trop pour mêler rien qui put le regarder dans le compliment de condoléance qu'il me faiſoit. Je fis réponſe à la Comteſſe, je la priois dans ma Lettre de remercier pour moi le Chevalier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui me regardoit. Je reçûs auſſi des marques d'amitié de l'aimable Mademoiſelle de Juſſi; ſa Lettre étoit affectueuſe & capable d'adoucir la plus vive douleur.

Après avoir mis quelque regle aux affaires que nous avions en Bretagne nous

prîmes le chemin de Paris. Je n'oubliai rien pour engager Calemane à venir avec nous, mais tous mes efforts & ceux du Comte furent vains. Moi, disoit-il, retourner à Paris! vous n'y pensez pas; un homme né glorieux, qui depuis long-tems n'est plus ni jeune, ni riche, & qui philosofophe à sa mode, & est pourtant sensible à tous les plaisirs, ne doit pas approcher d'une Ville qui lui feroit trop sentir le désagrément de sa situation; sur-tout lorsqu'il est incapable de chercher à en sortir par des manœuvres, qui le feroient

rougir dans l'inſtant même où peut-être elles ſeroient applaudies de bien des gens; Diſenteuil, en véritable & généreux ami, voulut lever toutes ces difficultés : Calemane refuſa ſes offres réitérés, mais dit-il à ſon ami, pour vous marquer que je veux bien vous être obligé, je n'irai point à Vannes & je reſterai à Gondez.

J'arrivai à Paris, mon pere qui m'aimoit tendrement fut touché en m'embraſſant de l'abattement où j'étois ; il donna quelques jours à mon repos ſans me parler de nulle affaire.

D'abord que je fus arrivée, Madame de Venneville vint me voir avec le Chevalier de Fanime. La douleur que m'avoit causée la perte de Monſieur de Gondez avoit ralenti les mouvemens que ma raiſon n'avoit pû réprimer. Je parus triſte & froide au Chevalier ; cet abord le rendit plus timide & plus embarraſſé avec moi dans la ſuite qu'il ne l'avoit été dans le tems que je lui faiſois un crime de ſa tendreſſe & de ſa hardieſſe à m'en parler.

Lorſque mon pere me crut en état de l'écouter, voici ce qu'il me dit,

Ma fille il faut vous inſtruire des dernieres volontés de Monſieur de Gondez ; il m'a chargé de vous les apprendre & de vous les faire agréer, moins comme votre pere que comme votre ami ; j'en ai donné ma parole à ce cher mourant en préſence du Comte de Diſenteüil, & j'eſpere, ma fille, que votre reſpect pour moi, que l'attachement que voüs avez toûjours eû pour un mari ſi eſtimable vous fera condeſcendre à ſa priere & à ce que je déſire.

Lorſque Monſieur de Gondez ſe ſentit à toute

extrémité, continua mon pere, il me dit en m'embrassant, je vous laisse Monsieur une fille que le Ciel avoit bien voulu me donner pour me rendre le plus heureux de tous les hommes ; quel seroit mon bonheur si je pouvois me flâter de son consentement & du vôtre, pour faire à mon neveu un présent si digne de lui ! qu'ils uniroient de vertus ! & quelle douceur pour moi de penser en mourant que tout ce que j'ai de cher seroit parfaitement heureux : leurs interêts même demandent cette union : Madame de Gondez ne

quitteroit point un nom que je me flâte qu'elle a porté avec plaisir : Disenteuil fait l'honneur à ce nom par sa probité, son caractere, & un mérite peu commun & capable de la rendre heureuse. Alors se tournant vers son neveu, il lui dit, toutes les vertus de Madame de Gondez vous sont assez connues pour que vous deviez être sensible à ce que je demande au Comte de Brionsel; l'estime & l'amitié que je vous ai toûjours vû pour sa fille jointes aux charmes de sa personne, ne tarderont pas à faire naître une tendresse
vive

vive dans votre cœur que je crois entierement libre Enfin, je me flâte que vous vous souviendrez après ma mort de ce que je souhaite : je désire même que vous me marquiez la disposition où vous êtes dans cet instant. Parlez, Disenteuil, continua-t-il, que rien ne vous arrête. Ce n'est point par des pleurs que vous devez honorer ma mémoire. Je passe de la vie à la mort avec assez de tranquillité pour que sans crainte vous me disiez vos sentimens. Le Comte fondant en larmes témoigna à son oncle combien il

étoit sensible à ces marques de bonté singuliere. Si je suis assez malheureux de vous perdre, dit-il, à ce mourant, j'aurai jusqu'au tombeau pour Monsieur de Brionsel le même respectueux attachement que j'ai toûjours eû pour vous. C'est à vous, Monsieur, m'adressant la parole à expliquer vos volontés à Madame de Gondez & les désirs de mon oncle. Trop heureux si la conformité de vos sentimens la préviennent en ma faveur. Pour moi ma fille, ajoûta mon pere, je ne balance point à vous dire que

je souhaite avec ardeur de vous voir unie à un homme du mérite de Dissenteuil. Je ne vous parle ni de son bien ni des grandes dignités qu'il peut esperer. Sa vertu seule me le fait regarder comme le seul parti digne d'une fille que j'aime & que j'estime.

Quand mon pere eût cessé de parler, je lui répondis en ces termes:

Monsieur de Gondez a toûjours trop mérité mon tendre attachement pour ne pas regarder avec respect ses dernieres volontés; & la soumission que j'ai toûjours eue pour les vôtres ne

ſe démentira jamais. Mais Monſieur voyez l'état où je ſuis. Eſt-ce couverte de creſpes que je dois penſer à donner une main qui ne ſera véritablement à moi que lorſque le tems d'un deuil très-regulier ſera expiré. Ce n'eſt pas Monſieur que je ne rende juſtice au mérite & aux grandes qualités du Comte de Diſſenteuil, j'ai toûjours eu pour lui une ſincere amitié & une eſtime fondée ſur la connoiſſance que j'ai de ſon caractere ; c'eſt cette eſtime que j'ai pour lui qui me le fait croire trop généreux pour vouloir faire

trop-tôt valoir en sa faveur les volontés de son oncle & votre suffrage. Plus Monsieur de Gondez mourant nous a marqué de tendresse, plus nous devons nous en rendre dignes en accordant à sa mémoire & à notre douleur un terme, que le devoir seul devroit nous prescrire. Mon pere me quitta, en me disant, qu'il étoit content de mes sentimens; qu'il n'avoit voulu m'apprendre ceux de Monsieur de Gondez & les siens que pour que je fermasse l'oreille à toute autre proposition; qu'il me prioit de regarder le Comte de

Disenteuil comme un homme qu'il avoit choisi avec distinction pour être mon époux.

Touchée véritablement de la mort de Monsieur de Gondez, je n'avois pas encore pensé, que maîtresse de moi-même, je pouvois récompenser la passion du Chevalier : je n'avois été occupée que des bontés de mon pere & des procédés admirables de Disenteuil. Quelle révolution firent chez moi les dernieres paroles de mon pere ? quelques ménagées qu'elles fussent, je sentis pour la premiere fois le poids de

l'autorité paternelle ; je soupçonnai Disenteuil de la faire agir ; je me vis prête à murmurer contre l'auteur de ma naissance, & à haïr ce qu'il y avoit dans le monde de plus estimable. Heureusement les sentimens que j'avois pour le Chevalier se réveillerent dans ce moment avec tant de force que j'oubliai mon pere & Disenteuil ; je ne songeai plus qu'à chercher les moyens de m'unir à ce que j'aimois. Quoique je prévisse bien des difficultés, l'idée que je me faisois de les surmonter remit un peu de calme dans mon

ame, & je pris de sens froid la ferme résolution d'être inébranlable sur toutes les attaques de mon pere & de Disenteuil.

J'étois dans cette situation lorsqu'on m'annonça Disenteuil. Mon premier mouvement fut de lui faire dire que je n'étois pas visible, mais le besoin que j'avois pour me conduire de pénétrer si mon pere & lui travailloient de concert, me fit changer d'avis. Disenteuil remarquant sur mon visage quelque émotion m'en demanda la raison. Je lui répondis qu'une conversation que je venois

d'avoir avec mon pere me caufoit cette altération. Quoi, Madame, me dit Difenteuil, les difcours de Monfieur votre pere peuvent-ils jetter dans votre ame du défordre? y a-t-il quelque inftant où vous ne foyez pas contens l'un de l'autre? il eft fi plein de raifon. Sa tendreffe pour vous eft fi vive, & vous avez tant de fageffe & de retour pour lui qu'il eft difficile que vous ne foyez pas toûjours d'accord. Ce difcours augmenta mon foupçon. Mais Monfieur lui répliquai-je froidement, un pere ne peut-il jamais ê re

injuste ? & une fille, quoique bien née, ne peut-elle jamais avoir une volonté contraire à celle de son pere ? Je vais, Madame, me répondit Disenteuil, vous dire ce que je pense naïvement, & comme votre intérêt seul me fait parler, je ne dirai rien de général, c'est pour vous seule que je m'expliquerai.

Une fille de votre caractere doit avoir de la condescendance pour ce que souhaite un pere tel que Monsieur de Brionsel, mais cette condescendance regarde les affaires générales où les intérêts sont com-

muns. Dans celles qui sont particulieres à cette fille telle que nous l'établissons, c'est au pere à avoir à son tour de la condescendance; l'estime & l'amitié qu'il a pour elle le doit porter à ne jamais traverser ce qui peut opérer son bonheur. J'avouë que ces dernieres paroles dissiperent mes soupçons. Disenteuil avoit un air de candeur & de droiture auquel on ne pouvoit résister.

Mon frere arriva dans ce moment; il donna occasion à Disenteuil de sortir; la maniere héroïque dont il m'avoit parlé, si con-

traire à ses intérêts, avoit coûté à sa tendresse; il se sentit soulagé par la présence de Mondelis qui rompit une conversation qui auroit peut-être encore duré, quoique de la part du Comte, tout fut dit.

Vous sçavez, Madame, combien j'aime mon frere, & je crois que vous pardonnerez à une sœur de vous faire connoître qu'il ne doit pas au seul lien du sang le tendre attachement que j'ai pour lui. Il n'est pas grand, mais sa taille est fine, aisée, & toutes ses actions sont pleines d'agrémens; sa phisionomie est

prévenante, il eſt guai ſans être étourdi, complaiſant ſans fadeur, noble ſans profuſion, & brave ſans oſtentation; ſa délicateſſe en amitié ne lui ſouffre pas d'obmettre le moindre ſervice qu'il puiſſe rendre, & le ſervice rendu, la même délicateſſe fait qu'il l'oublie; il eſt tendre & galant & mérite de plaire.

Depuis trois mois que j'étois veuve je ne lui avois point demandé des nouvelles de la ſituation de ſon cœur, & il n'avoit oſé, je crois, m'en donner. Un jour que nous étions ſeuls, je me plaignis de ſon ſilence miſ-

térieux. Ah ! ma ſœur me dit-il, que voulez-vous ſçavoir ? j'aime toûjours Madame de Venneville & n'en ſuis point aimé, ſon indiférence perce à travers les égards étudiés qu'elle a pour moi ; elle évite avec ſoin les entretiens particuliers ; quand je trouve malgré ſes précautions un inſtant à lui parler de ma tendreſſe, la cruelle m'écoute avec inquiétude & diſtraction. Enfin ſans me défendre abſolument de la voir, je ſens qu'elle n'oublie rien de ce qui peut m'ôter toute eſpérance & me rebuter. Mais mon frere lui repli-

qual je, vous vous plaignez de n'être pas aimé sans me paroître jaloux ; ne devez-vous point à votre caprice toutes vos inquiétudes ? je connois assez le cœur pour vous dire, qu'il ne résiste pas lorsqu'il est libre aux soins soutenus d'un homme aimable : ainsi vous êtes aimé, ou vous avez un rival qui l'est. Cela pourroit-il être & vous être échappé ? Votre cœur aidé de votre pénétration naturelle ne vous a-t-il point fait naître des soupçons sur un objet déterminé ? quelqu'un voit-il Madame de Venneville avec assiduité ?

non me répondit mon frere, & je cherche envain à qui m'en prendre, je ne vois personne que la Comtesse traite mieux que moi; depuis quelque tems elle voit moins de monde, je la trouve souvent rêveuse, souvent je m'apperçois qu'elle se fait effort pour paroître guaïe, enfin ce n'est plus cette femme vive dont l'humeur enjoüée plaïsoit généralement. Je n'en rabas rien, repris-je, Madame de Venneville aime, l'amour seul est capable de faire un tel changement; oüi mon frere vous avez un rival & un

rival aimé, cherchez-le bien ; & vous le trouverez. Eh bien ! me repliqua-t-il, aidez-moi à le découvrir, tâchez à pénétrer la Comtesse, & ne craignez point de m'apprendre une vérité qui servira à m'arracher du cœur une passion malheureuse contre laquelle je veux me servir de toute ma raison.

Madame de Venneville me voyoit tous les jours, le Chevalier profitoit de cette liaison, il cherchoit les occasions de pouvoir me parler sans témoins, & je les évitois : quoi ! me disois-je, à peine Monsieur

de Gondez ne vit plus, que je m'exposerois à entendre les tendres discours d'un homme que j'écouterois peut-être avec assez de plaisir pour lui laisser penser que je suis prévenue en sa faveur depuis long-tems. Non, conservons son estime, que l'aveu de ma foiblesse altéreroit, s'il m'aime véritablement ses soins se soûtiendront, je les reçois avec politesse, c'en est assez, attendons un tems favorable où je puisse sans blesser la bienséance ne plus me contraindre; le Chevalier toûjours attentif saisira ce tems; il s'ex-

pliquera, & si je ne suis pas assez maîtresse de moi pour lui cacher mes sentimens, qu'il croye du moins qu'il n'a touché mon cœur que depuis que j'en puis disposer sans crime. Le Chevalier prit enfin le parti de m'écrire cette Lettre.

Vous me faites l'honneur de me recevoir souvent, de me parler avec bonté, & cependant, Madame, je ne puis m'empêcher de me plaindre de vous ; mes yeux vous disent sans cesse que je cherche un moment à vous entretenir, & vous me le refusez ; craignez-vous d'apprendre que je vous

aime ? ou me punissez-vous d'avoir osé vous le dire ? Je ne prétens point justifier la hardiesse que j'ai eue de vous parler d'une passion respectueuse qui a pû & peut-être dû vous révolter, j'en conviens. Je me condamne, & ne cherche point, Madame, à diminuer ma faute en vous disant qu'elle a été involontaire. Cet amour que vous avez jugé criminel ne l'est pourtant plus, si l'aveu que je vous en fais vous déplaît, du moins il ne sçauroit vous offenser : le respect peut me contraindre à cacher le feu dont je brûle, mais la mort seule peut l'éteindre. Ce sera dans vos yeux où je chercherai à lire la répon-

ce à cette Lettre. Que je crains de n'y découvrir qu'un mouvement de mépris, triste effet de ce que je vous aurai écrit ; hélas, Madame, cachez-le moi ce mouvement. Si je suis assez malheureux pour le faire naître ; me refuserez-vous cette grace, & me trouverez-vous encore trop ambitieux de m'y restraindre ?

Le discours que mon pere m'avoit tenu en faveur de Disenteuil avoit, comme je l'ai déja dit, réveillé les sentimens que j'avois pour le Chevalier, j'y réfléchissois avec moins de scrupule, j'avoue que

cette Lettre acheva de le dissiper ; qu'elle me confirma dans le dessein de me moins contraindre, puisque le Chevalier étoit digne & de mon cœur & de ma main. Le souvenir de mon pere & de Disenteuil ne me laissoit pas longtems dans de si douces idées, l'autorité de l'un, la conduite de l'autre me troubloient ; je craignois de devenir peu respectueuse à l'égard du premier, & d'être ingrate envers le Comte. Réflexions sensées qui ne faisoient pourtant que rendre ma passion plus vive. C'étoit-là ma situa-

tion lorsqu'il arriva au Chevalier l'affaire que voici.

Depuis que j'étois veuve je logeois chez mon pere ; Madame de Venneville & le Chevalier demeuroient ensemble dans le même quartier, le Chevalier avoit soupé dans le voisinage, il se retiroit seul à pied lorsqu'il fut attaqué par trois hommes, il mit l'épée à la main & faisoit une vigoureuse défence, quand Disenteuil qui sortoit de chez mon pere crut reconnoître à la faveur d'un flambeau que c'étoit le Chevalier qui se défendoit seul contre trois, il se jetta hors de son

carosse & courut à lui, mais il n'arriva pas assez-tôt pour empêcher que le Chevalier ne reçut un coup d'épée à travers le corps qui le mit dans le moment hors de combat, & dans un état dont ses assassins auroient profité sans le secours du Comte, qui le voyant tomber, ne s'occupa qu'a le secourir sans s'embarrasser de poursuivre les meurtriers. Il le fit porter sur le champ chez sa sœur, tandis qu'un de ses gens fut chercher un Chirurgien, qui jugea en le sondant, sa blessure très-dangereuse; Disenteuil resta jusqu'à dix heures

heures du matin occupé à calmer la vive douleur de Madame de Venneville qui étoit dans un état digne de pitié ; le Chevalier avoit resté tout ce tems-là sans connoissance, il la reprit, mais avec la foiblesse & la pâleur d'un mourant.

Lorsque le Comte crut avoir rendu suffisamment ses devoirs au triste état du frere & de sa sœur, il vint chez mon pere, j'étois seule dans mon appartement, il y entra du même air qu'il avoit accoûtumé de m'aborder, il ne me parla point de l'accident qui venoit d'arriver au Chevalier,

à qui il avoit donné un secours assez généreux pour s'en faire honneur, si sa modestie, & sur-tout sa discrétion le lui eussent permis : il m'épargna cette triste nouvelle, & ne voulut point être le témoin du trouble qu'elle me causeroit.

Quelques heures après mon frere m'apprit l'état où étoit le Chevalier, le secours qu'il avoit reçu du Comte & la douleur où étoit Madame de Venneville; il me diminua le danger où étoit le blessé. Je sentis à ce triste récit une agitation si violente que

tous mes ſens ſe troublerent ; je fus à peine la maîtreſſe de cacher à mon frere l'intérêt tendre que je prenois au Chevalier. Je ne vous dirai point, Madame, les mouvemens qui ſe paſſerent dans mon ame, ſi la vôtre a été ſenſible, vous le reſſentez preſque dans ce moment, & ſi vous êtes aſſez heureuſe pour n'avoir jamais éprouvé les troubles de l'amour, en vain je voudrois vous faire comprendre tout ce que je ſouffris dans cet inſtant. Enfin, revenant de l'abattement où ma douleur m'avoit d'abord jettée, j'envoyai chez

Madame de Venneville lui demander si je pouvois la voir ; elle me fit dire qu'elle avoit trop de besoin de consolation pour ne me pas souhaiter auprès d'elle ; j'y allai sur le champ, l'état où je la trouvai m'auroit arraché des larmes si celui de son frere m'avoit permis d'en répandre pour tout autre que lui. Que devins-je quand j'appris qu'il étoit presque sans espérance ? Eh ! quel fut le saisissement mortel dont je me sentis frappée ; combien ne me sentis-je point touchée quand Madame de Venneville me dit qu'il n'avoit

parlé que pour prononcer mon nom & pour s'informer si je sçavois son accident & si j'y paroissois sensible ! oüi, lui dis-je, d'un ton pénétré, je le suis, & plût au Ciel que l'intérêt que j'y prens fut capable de lui donner quelque consolation. Je lui demandai ensuite qui l'on soupçonnoit de cet assassinat, enfin ce qu'elle pensoit de cette affaire malheureuse ; la Comtesse me dit que c'étoit apparemment des voleurs qui avoient attaqué son frere, parce qu'elle ne lui connoissoit point d'ennemis. Elle me conta ensui-

te le détail de l'affaire ; je sentis toute la générosité de Disenteuil, tant de mérite me devenoit à charge, le mistere qu'il venoit de me faire étoit un reproche muet de ma foiblesse, & je ne pouvois lui pardonner de me faire sentir sa pénétration, même par un trait si avantageux pour lui.

Ces idées m'occupoient pendant que Madame de Venneville parloit de Disenteuil avec une chaleur & une vivacité qui marquoit à quel point elle étoit pénétrée de toutes ses bonnes qualités : dans ce mo-

ment on l'annonça. Je lui reprochai de ne m'avoir point appris l'accident du Chevalier; je lui dis qu'il avoit partagé le danger avec lui d'une maniere assez généreuse pour le pouvoir conter. Je vous sçai, Madame, trop amie de Madame de Venneville, me répliqua le Comte, pour douter de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui la regarde, j'aurois souhaité qu'on eut pû vous cacher cette triste nouvelle, & je n'ai pas cru devoir vous la donner. A l'égard du léger service que j'ai rendu au Chevalier, il ne

mérite ni louange de votre part, ni reconnoiſſance de celle de Madame de Venneville : un honnête-homme à qui le Chevalier de Fanime n'auroit pas été connu auroit fait ce que j'ai fait & peut-être plus heureuſement. Il nous quitta en achevant ces mots & paſſa dans la Chambre du bleſſé.

Je fus toute la journée avec la Comteſſe : avant de la quitter je voulus ſçavoir des nouvelles préciſes de l'état de ſon frere, elle entra dans ſon appartement & revint me dire qu'il paroiſſoit aſſez tran-

quille & qu'il étoit assoupi.

Je me retirai chez moi le cœur serré. Je ne pouvois penser au danger où étoit le Chevalier sans un effroi mortel. Vous jugez bien quelle nuit affreuse je passai ; dès qu'il fut jour j'envoyai Souville chez la Comtesse, qui lui dit que son frere avoit assez bien passé la nuit, & que les Chirurgiens depuis qu'ils avoient levé le premier appareil, ne croyoient pas sa blessure mortelle. Nouvelle qui me mit en état de soûtenir mon inquiétude & de la cacher.

Dès que j'eûs dîné j'allai

chez Madame de Venneville, je lui dis en lui tendant les bras tendrement ? Eh bien ! ma chere Comtesse, il y a donc quelque espérance pour la vie du Chevalier ? Hélas ! me dit-elle, cette espérance est encore bien légere ; sa blessure est si considérable, que je n'ose encore me flatter de rien ; cependant il ne paroît point effrayé de la mort qui le menace, mais il craint de ne plus vous voir. Allons, ajoûta-t-elle ma chere Comtesse : Venez lui ôter une inquiétude si dangereuse. Je tendis la main à Madame de

Venneville, & nous passâmes dans la Chambre du malade.

Quelle fut ma douleur, lorsque je vis le Chevalier que je crus mourant? Que je suis heureux, Madame, de vous voir, me dit-il, d'une voix foible, & de pouvoir vous assûrer avant de mourir que je vous adore. Il n'est pas question, lui repliquai-je, de me le dire dans ce moment, il faut me le prouver par le soin que vous prendrez de vos jours; c'est du repos qu'il vous faut pour vous tirer de l'état où vous êtes; si l'inté-

rêt que j'y prens peut mettre votre ame dans cette ſituation, je veux bien vous dire que ce n'eſt point à un mouvement de pitié que vous devez dans ce moment la vive douleur que je reſſens de l'état où je vous vois. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, que vous me rendez la vie précieuſe, & que j'aurois de regret de la perdre, puiſque vous me permettez de croire qu'elle vous eſt chere. Reſpectez-la donc, lui répondis-je affectueuſement, en gardant un ſilence néceſſaire pour la conſerver. Je reſterai près

de vous avec cette chere Comtesse, mais si vous dites un mot nous vous laisserons seul. Après avoir été assez long-tems auprès de lui je le quittai, en lui disant adieu Chevalier, je vous laisse avec regret, & je voudrois qu'il me fût permis de ne pas vous quitter, mais je vous verrai tous les jours. Je ne lui donnai pas le tems de me répondre, & je me retirai chez moi.

La blessure du Chevalier alloit aussi-bien qu'on pouvoit l'espérer quoiqu'il fut encore assez mal; je le voyois tous les jours, Disenteuil y venoit de même & mon

frere ne le quittoit presque pas ; quelques jours après son accident je trouvai la Comtesse seule dans son cabinet, elle me dit que son frere reposoit ; quoiqu'elle m'eut déja parlé plusieurs fois de l'obligation que le Chevalier avoit à Disenteuil, elle entama encore la conversation en louant la générosité du Comte. Le mouvement de reconnoissance dont elle se faisoit honneur & qu'elle m'étala, lui fournit l'occasion de s'étendre sur le mérite de Disenteuil, elle le détailla d'une maniere si vive que je lui dis en sou-

riant je croirois presque Disenteuil le rival de mon frere. La Comtesse rougit à ce discours; je remarquai son embarras, & voulant en tirer avantage pour pénétrer ses sentimens, j'ajoûtai, mon frere se plaint de n'être point aimé, ce n'est point l'indifférence qui lui ferme le chemin de votre cœur; c'est l'amour qui sans doute vous a prévenue en faveur d'un autre : mais parlez ma chere Comtesse, mon amitié mérite que vous ayez pour moi cette confiance, & l'estime que vous devez à mon frere exige de vous, de ne point

nourrir chez lui une paſſion que vous n'êtes peut-être pas en état de récompenſer. La Comteſſe après avoir fait un grand ſoupir me dit ? Eh bien ! il faut vous découvrir un ſecret que mon cœur ne peut plus vous cacher.

Vous ſouvient-il, continua-t-elle, des trois jours que nous paſſâmes à Saint Maur chez Mademoiſelle de Juſſi il y aura deux ans cette Automne ? Vous ſouvient-il auſſi combien le Comte de Diſenteuil fut aimable & le plaiſir qu'il fit à tout le monde ? que ce plaiſir coûta cher à mon

cœur ! quoi ! m'écriai-je vous aimeriez Disenteuil ; oui, je l'aime me répliqua-t-elle, & je l'aime avec d'autant plus de violence que ma tendresse a toûjours été renfermée dans mon cœur : je n'ai point à rougir du choix que j'ai fait, ma vanité même en est flattée, mais je rougis quand je songe que j'aime sans être aimée ; car enfin, Disenteuil n'a point d'amour pour moi ; ses yeux se sont accoûtumés à me voir sans me craindre ; que dis-je ? peut-être ne m'a-t-il jamais vûe ! vous insultez plus Disenteuil que

vous ne vous insultez vous-même répliquai-je, par ce discours; c'est vouloir vous tourmenter que de penser qu'il ne peut jamais vous aimer: vous êtes jeune & belle, continuai-je; & vous ne devez pas désespérer qu'il puisse prendre de l'amour pour vous: son juste discernement lui a déja fait voir combien vous méritez d'être aimée; aidez à sa pénétration pour lui faire deviner que vous recevriez ses soins avec plaisir: servez-vous du prétexte de la reconnoissance pour lui montrer des dispositions favorables.... Non, s'écria

la Comtesse, je ne veux point qu'il sçache ma foiblesse; s'il la connoissoit je concevrois encore moins d'espérance : les hommes veulent desirer, les soustraire aux soins, & même aux peines qu'il leur en doit coûter pour vaincre, c'est presque renoncer à leur plaire. Persuadée de cette vérité, je veux, s'il est possible, connoître les sentimens de son cœur; je veux découvrir si je n'ai point de rivale. Ma confiance ma chere Comtesse, continua-t-elle, n'exige-t-elle pas la vôtre ? Parlez, le Comte vous voit tous les

jours, vous sçavez la situation de son ame, apprenez-la moi. Et si je vous montrois une rivale, lui dis-je, que feriez-vous ? je triompherois de ma foiblesse, s'écria-t-elle. Que vous êtes simple, lui repliquai-je, de penser que vous cesseriez d'aimer Disenteuil s'il étoit tendre pour une autre ; au contraire vous l'en aimeriez davantage, & ce seroit donner une nourriture empoisonnée à votre cœur que de vous montrer Disenteuil amoureux ; il est vrai que vous acquerreriez un objet de haine dans une rivale, mais cette haine ne servi-

roît qu'à donner des forces à votre amour pour vous tourmenter. Comme j'achevois ces dernieres paroles Disenteuil entra. La Comtesse avoit une telle émotion sur le visage qu'il crut que le Chevalier étoit plus mal ; il lui en demanda des nouvelles d'un air obligeant, & lui dit d'un ton d'amitié qu'il falloit être plus raisonnable lorsque l'on avoit autant d'esprit. Mon frere entra dans ce moment, il nous demanda pourquoi nous n'étions pas auprès du Chevalier : nous passâmes dans sa Chambre. Disenteuil se plaça vis-

à-vis de moi, je remarquai qu'il m'examinoit à ſon ordinaire.

Lorſque je fus chez moi je réfléchis ſur la confidence que la Comteſſe venoit de me faire, ſa prévention me fit de la peine, je craignois qu'elle ne découvrit que j'étois l'objet de la tendreſſe de Diſenteuil, & qu'elle ne ſe trouvât picquée de ce que je lui en avois fait un miſtere : je craignois auſſi que cette tendreſſe ne fut un obſtacle invincible aux deſirs de la Comteſſe ; cette derniere reflexion ne partoit point de ma vanité, je rendois

justice aux charmes de Madame de Venneville, mais je connoissois Disenteuil, que le tems ni l'impossibilité de réussir dans ses desseins ne pouvoient changer, je l'aimois d'une amitié trop pure pour ne pas souhaiter qu'il devint infidéle, je croyois que Madame de Venneville avoit tout ce qu'il falloit pour rendre un honnête homme heureux; cette idée me donnoit quelque espoir, mais la froideur de Disenteuil & la vanité & la hauteur de la Comtesse m'embarrassoient: donnons leur occasion de se voir

plus souvent, me disois-je; la beauté & l'esprit de Madame de Venneville peuvent faire à la fin quelque impression sur Disenteuil, & la vûe de cet homme aimé, triomphera de la vanité qui met encore un frein aux mouvemens passionnés de la Comtesse. Je résolus aussi de mettre Mademoiselle de Jussi dans ma confidence, & de me servir d'elle pour faire entrevoir au Comte les sentimens favorables que Madame de Venneville paroissoit avoir pour lui; mon frere me gênoit dans ce dessein; je deviendrai donc perfide

perfide à son égard, disois-je, je rendrai sa passion victime de la mienne ! il n'est point aimé, il est vrai ; mais la Comtesse ne l'est pas de Disenteuil, & le dépit qu'elle peut prendre par un retour de raison, peut être favorable à mon frere. Après toutes ces réflexions, je pris le parti de lui taire ce que j'avois appris de Madame de Venneville, & de travailler avec adresse à le guérir de sa passion.

Mademoiselle de Jussi vint me voir le lendemain, elle arrivoit de Saint Maur & ignoroit l'accident du Chevalier ; je le lui appris.

Quoique mon eſtime pour elle fut parfaite, il m'en coûta pour lui ouvrir mon cœur; mais le beſoin que j'avois d'elle ſurmonta mes ſcrupules. Enfin je lui montrai mon ame toute entiere, & ne lui cachai que les troubles que le Chevalier y avoit jetté du vivant de Monſieur de Gondez. Après l'aveu de ma foibleſſe je lui parlai de celle de la Comteſſe pour Diſenteuil, je ne lui cachai ni mes inquiétudes ni mes deſſeins. Lorſque je l'eûs ſuffiſamment inſtruite, nous fûmes chez Madame de Venneville, nous la trou-

vâmes ſeule, Mademoiſelle de Juſſi lui témoigna avec amitié la part qu'elle prenoit à l'accident du Chevalier. La Comteſſe lui dit que c'étoit à Diſenteuil à qui ſon frere devoit la vie, elle parla de lui long-tems & d'une maniere qui fit bien comprendre à Mademoiſelle de Juſſi qu'elle étoit occupée d'une véritable paſſion.

Il y avoit douze jours que l'accident du Chevalier étoit arrivé, il commençoit à être beaucoup mieux lorſqu'en entrant dans ſa Chambre avec la Comteſſe je le trouvai qu'il

tenoit une boëte à portrait que je reconnus d'abord, car je l'avois donnée à sa sœur il y avoit déja longtems; le premier mouvement du Chevalier fut de la cacher, mais je lui demandai pourquoi il ne vouloit pas que je la visse, & s'il ne m'estimoit pas assez pour avoir cette confiance; son embarras redoubla ma curiosité, je lui pris la boëte qu'il ne défendit point: comme j'en sçavois le secret je l'ouvris facilement; mon étonnement fut extrême lorsque j'y trouvai mon portrait à la place d'une peinture de phantaisie

qui y étoit. Le Chevalier qui vit ma ſurpriſe me dit, Madame, ſerez-vous aſſez bonne pour m'épargner le reproche que vous croirez que mérite la hardieſſe que mon amour m'a inſpirée ? Hélas ! ce portrait que j'ai ſans votre aveu, a pourtant été toute ma conſolation ; il m'a donné des forces pour ſoûtenir votre abſence. Ah ! Madame, continua-t-il, je mourrai de douleur ſi vous avez la cruauté de me le retenir ; rendez-le moi, joignez au plaiſir que j'ai eû de le tenir des mains de la fortune, celui que je reſſentirai

de le tenir dans ce moment des vôtres. Il n'y auroit pas de généroſité à moi, lui dis-je, dans l'état où vous êtes de vous gronder, il y en auroit encore moins à vous retenir cette boëte, gardez-la, j'y conſens. Le Chevalier tranſporté de joie, prit la main qui lui préſentoit le portrait & la baiſa. Je la retirai aſſez foi-blement en continuant ainſi. Je ne vous rends pas mon portrait parce qu'il vous appartenoit, je vous le remets comme un gage des ſentimens que j'ai pour vous & que j'avoue ſans rougir, Ciel! s'écria le Che-

valier, eſt-ce aſſez de tous les maux que j'ai ſoufferts juſqu'à ce moment pour payer le plaiſir que je reſſens. Ah! Madame permettez à vos yeux de me regarder, voyant que je les tenois baiſſés, voyez dans les miens tout l'amour dont je ſuis pénétré. Quoi! vous êtes ſenſible à ma tendreſſe? j'ai pû toucher votre cœur? & lorſque je murmurois contre ſa cruauté, peut-être n'avois-je à me plaindre que de votre devoir... Arrêtez Chevalier, lui dis je, en l'interrompant, mon cœur ne s'eſt jamais révolté contre mon

devoir ; votre paſſion méritoit ma pitié, & je ne me ſuis jamais défendue de ce ſentiment en votre faveur : aujourd'hui continuai-je, que cette même paſſion a ſçû me toucher aſſez vivement pour l'avoüer, il faut mériter mes bontés par une retenue & un miſtere à l'épreuve de tout. Songez que je dépends d'un pere que j'aime, & de qui cependant je n'attens pas l'aveu pour vous promettre ma main. Vous le connoiſſez, il m'aime, mais il eſt abſolu, & je lui ſerai toûjours ſoumiſe, mon reſpect pour lui ne ſe démentira

jamais. Ne vous allarmez point de me voir ces ſentimens, je compte ſur ſa tendreſſe ; cependant il peut ſéparer votre perſonne d'avec votre fortune, & ne la pas trouver aſſez conſidérable pour moi : c'eſt donc au tems & à ma conduite à ſurmonter ces obſtacles. Que je ſuis heureux ! s'écria le Chevalier, mon bonheur eſt au-delà de ce que j'oſois eſpérer ; preſcrivez-moi, Madame, la conduite que votre prudence exige, & croyez que rien ne coûtera à ma tendreſſe, mon reſpect & le déſir de mériter vos bontés ſe-

ront toûjours mes guides.

Nous paſsâmes le reſte du jour ſans avoir d'importuns, & ſans nous contraindre; la préſence de la Comteſſe ne diminuoit rien de la liberté avec laquelle nous nous entretenions. C'étoit le premier moment de ma vie où j'avois goûté le plaiſir ſi ſenſible de voir, d'aimer, de parler librement, & de laiſſer voir ſans ſcrupule au Chevalier que ma tendreſſe égaloit la ſienne, & je croyois la ſienne bien pure! heureux momens qui jettoient dans mon ame une douce joie qui me raſermiſ-

ſoit contre tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer au bonheur ſuprême que je croyois ne pouvoir m'échapper.

Je m'apperçois, Madame, qu'il y a long-tems que vous liſez, & que mon hiſtoire n'eſt gueres avancée ; il faut vous donner du relâche ; mais comme l'avanture du Chevalier vous a ſans doute intereſſée, il faut vous dire que vous le reverrez dans ma ſeconde Lettre guéri parfaitement de ſa bleſſure.

Fin de la premiere Partie.

De l'imprimerie de J. CHARDON.

